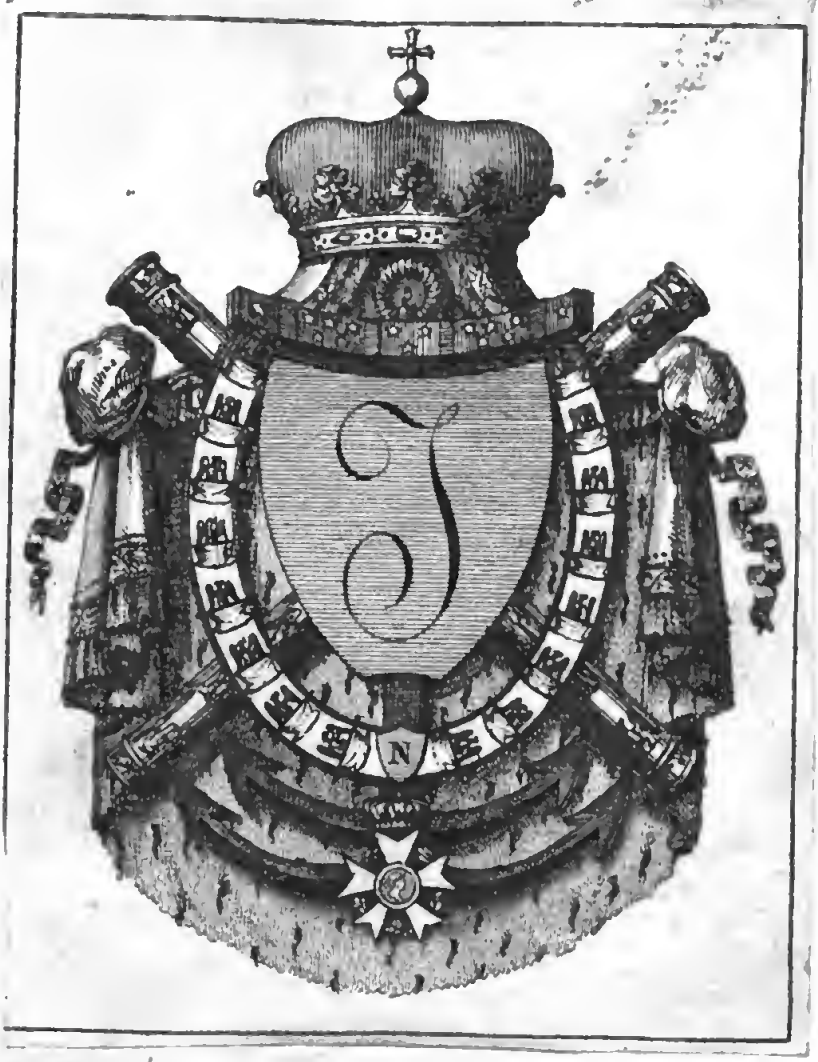
1360



Polut VII 8

LÉONORA.

III.

58233

LÉONORA.

PAR MISS EDGEWORTH;

AUTEUR DU TRAITÉ D'ÉDUCATION-PRATIQUE, DE BÉLINDE, etc., etc.

Traduit de l'anglais, par C***. C***.

« Se l'amor tuo mi rendi,
« Se più fedel sarai,
« Son vendicato assai;
« Più non desio da tè. »

TOME TROISIEME.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.

LÉONORA.

LETTRE LXIII.

Madame de P... à Olivia.

Paris —

Est-il possible que vous soyez bien décidée à aller en Russie, mon aimable Olivia ? Quoi, vous feriez cet horrible voyage ? N'êtes-vous donc pas effrayée de l'immense intervalle qui vous sépare de Pétersbourg ? Hélas ! j'espérais vous revoir bientôt : pour moi, le voyage de mon couvent à Paris a été le plus long que j'aie fait de ma vie, et même en ce moment, je ne puis me le rappeler sans

effroi. Ne soyez donc pas surprise si j'admire votre courage et votre force d'esprit, ma chère Olivia, quand je vous vois prête à braver les fureurs de l'Océan et peut-être à aller chercher la mort sur un rivage lointain, au milieu des montagnes de glace. Mon Dieu ! ma chère, cette idée seule me fait frémir ! Mais si le ciel permet que vous arriviez au but de votre voyage, les diamans vont briller au milieu des tresses de vos beaux cheveux ; vous allez vous envelopper dans ces superbes fourrures du nord, et vous riant des dangers que vous aurez affrontés, vous allez devenir mille fois plus dangereuse que ces écueils redoutables. Quels succès, quels hommages vous attendent ! vous, qui

avez si long-tems habité notre bonne ville, ce centre du goût et des plaisirs; vous qui avez si bien deviné le secret de plaire, et à qui peut s'appliquer à si juste titre ce vers si souvent répété :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Vous aurez, j'espère, la bonté d'assurer de ma tendresse et de mon respect notre chère princesse. Vous lui rappellerez aussi la promesse qu'elle m'avait faite de m'envoyer quelques modèles et quelques échantillons des belles fourrures de marte et de zibeline. Avant de connaître cette femme charmante, j'étais dans une erreur bien grossière, je l'avoue. Je regardais, il est vrai, cette espèce

de parure comme riche et propre à la magnificence d'une impératrice de Russie ; mais je la croyais lourde, et peu convenable à une élégante parisienne. Je reconnais maintenant mon ignorance passée. J'ai vu avec quelle grâce elle portait sa palatine, avec quel art elle la déployait à chaque mouvement. Enfin je suis convertie, et je rends hommage à la palatine. Tel est l'empire de la beauté. Le goût et la mode viennent s'humilier devant elle ; et tel est chez les femmes le desir de plaire, que, quel que soit le climat qui les a vu naître, quels que soient les lieux où le sort les conduise, elles appelleront toujours l'art à leur secours pour faire valoir les avantages dont les a douées la nature. Leur

esprit fécond les guidera sûrement vers leur but.

Ne me croyez cependant pas aussi frivole que je le parais. Je veux me montrer à vous telle que je suis. La frivolité, ma chère Olivia, est un masque excellent, en ce qu'il peut servir à cacher, sans qu'on les soupçonne, les desseins les plus sérieux et les plus importans. Je m'expliquerais d'une manière plus claire et plus étendue, si je n'étais obligée de vous quitter pour aller voir à l'Opéra un ballet nouveau. Quand vous serez déterminée à partir pour Pétersbourg, faites-le moi savoir, mon intéressante Olivia; et alors votre amie vous dévoilera les secrets de sa politique. Son amitié pour vous ne s'en tiendra

pas aux protestations de sentiment. Si vous avez le courage de seconder mes vues, je vous ferai part d'un projet important auquel vous n'avez sûrement jamais rêvé... Adieu. Je suis entourée de gens si impatiens de me voir finir, que je vous quitte. Brûlez la dernière page de cette lettre, aussitôt que vous l'aurez lue, et que la première que je vous écrirai soit également condamnée au feu, je vous en conjure. Adieu.

GABRIELLE DE P.....

LETTRE LXIV.

Le général B.... à Mr. L....

29 janvier.

J'ai à peine le tems de vous écrire quelques lignes pour satisfaire cette curiosité philosophique dont vous êtes atteint. Puisque vous le voulez, je me garderai bien de l'appeler jalousie; je me contente de penser que c'est le seul mot qui puisse la caractériser.

Vous désirez donc seulement de savoir si lady L.... a reçu le prince de*** pendant votre absence. J'ai vu hier son Altesse, et je l'ai entendue se plaindre du

refus qu'elle avait essuyé à la porte de votre château, malgré ses instances et même ses tentatives pour voir lady L... en l'absence de son fidèle époux. Quant à votre projet d'aller en Russie, je vois avec plaisir que vous serez obligé d'attendre quelque tems avant de recevoir vos instructions. Je ne désespère pas que, pendant cet intervalle, vous ne recouvriez votre bon sens. J'irai vous voir le plutôt possible. Adieu.

Votre ami,

F. B...

LETTRE LXV.

Suzanne, femme de-chambre de lady Léonora L...., au valet-de-chambre de M.r L...

29 janvier.

Mon cher M.r Devaux,

J'ai reçu toutes vos lettres, et je vous remercie de m'avoir écrit si souvent pour me demander des nouvelles de la santé de ma maîtresse. Je n'attendais pas moins de votre bon cœur. Je ne puis vous dire rien d'agréable sur son compte. Si je ne la connaissais aussi bien, je soupçonnerais à peine ses chagrins : elle les ren-

ferme tous en elle-même ; mais je sais qu'elle passe les nuits sans trouver un moment de sommeil. Sa gaîté a disparu ; ses couleurs se sont effacées : l'espérance seule de voir arriver quelquefois des nouvelles de notre maître, les lui rend par intervalle. Malgré tout cela, sa douceur et sa bonté sont toujours les mêmes ; elle est toujours aussi compatissante que jamais aux maux des infortunés. Elle vient d'habiller de la tête aux pieds les enfans de cette pauvre femme que vous et moi avons trouvée, couchée dans la campagne, la tête appuyée sur une pierre, ce jour qu'il faisait si froid. Elle a fait recouvrir tout nouvellement la chaumière de la vieille veuve Clift ; souvent elle va voir

votre père qui a coutume de s'asseoir sur le banc placé près de sa porte ; elle lui parle avec tant de bonté, qu'elle lui rend la force et le courage, à ce qu'il dit. Les mauvais cœurs seuls peuvent refuser leur amour à ma maîtresse ; mais je ne veux pas parler d'eux. Un de ces soirs que je déshabillais Madame, « Suzanne, » me dit-elle, avec ce ton de bonté qui va à l'ame, « vous êtes affligée, je gage, de ce que Devaux est parti avec son maître. »

« Ce n'est pas là ce qui m'afflige, » lui ai-je répondu ; « mais je désire qu'il revienne, et son maître avec lui. » — Madame a poussé un profond soupir, sans proférer une parole ; j'ai craint d'en avoir trop dit ; et pour lui

cacher mes larmes, j'ai été plier sa robe à l'autre bout de la chambre. J'espère cependant qu'à la fin tout ira bien. Les enfans sont en bonne santé. Celui que Madame porte dans son sein approche du terme de sa naissance. Je désire que ce soit un garçon; mais quand mon maître viendra-t-il recevoir ses caresses et être témoin de celles que lui prodiguera ma maîtresse? Ecrivez-moi, et dites-moi s'il y a de bonnes nouvelles. J'en attends avec impatience, et toute la maison en désire comme moi.

Votre fidèle,

SUZANNE MASSON.

LETTRE LXVI.

Madame de P... à lady Olivia.

Paris —

NOTRE vanité, ma chère Olivia, veut toujours que nous cherchions à établir une balance égale entre nos bonnes qualités et celles de nos amis. Si je ne puis me vanter de posséder cette imagination ardente, ce courage qui vous anime, du moins j'ai sur vous quelques avantages que me donne la connaissance héréditaire de l'étiquette et des intrigues de cour. Vous allez avoir besoin de mes

avis pour déployer noblement votre caractère d'ambassadrice : je puis bien vous donner ce titre ; car vous ne pouvez manquer de gouverner l'ambassadeur, puisque vous l'honorez de votre amour. Ayez soin de vous montrer toujours entourée de faste. Que votre traîneau soit brillant. N'oubliez pas qu'un de vos chevaux doit galoper, tandis que les autres trottent ; sans cela on ne ferait pas attention à vous. Il vous faut aussi une nombreuse suite de domestiques ; la magnificence russe le veut ainsi. Vous devez imiter les seigneurs de ces contrées qui, même à Paris, se font suivre par quatre laquais. L'un d'eux porte la torche, le second ouvre la portière, et les deux autres vous ai-

dent à monter ou à descendre de voiture. En un mot, vous devez ressembler à ces enfans dont les membres délicats se refusent à tout exercice. Je tiens d'un français de ma connaissance, qui a passé neuf ans à Pétersbourg, qu'il avait appris à se conformer à cet usage, en entendant un russe qui lui servait de valet-de-chambre lui dire : « Monsieur, cet anglais que vous avez été visiter aujourd'hui, n'est pas digne de vous : il ne peut être un homme comme il faut ; son valet m'a dit qu'il se déshabille tout seul ! ! ! »

Sans doute vous emmenez Joséphine avec vous. C'est un trésor qu'une femme-de-chambre comme elle. J'aurai soin de vous donner

avis des modes les plus nouvelles de Paris, et je suis sûre qu'elle les copiera à merveille. Je veux que vous soyez à Pétersbourg un modèle de goût et d'élégance. Ne croyez pas, ma charmante amie, que cette digression sur le luxe et la mode me fasse oublier le sujet dont je me proposais de vous entretenir. Tout en m'occupant de ces misères, je marche vers mon but. Les plus profonds politiques assurent que c'est en s'arrêtant aux bagatelles qu'on gouverne le monde. Une tasse de thé répandue sur la robe de madame Masham n'a-t-elle pas fait changer la face de l'Europe, comme le remarque Voltaire. Il est hors de doute que les femmes connaissent mieux que les hommes l'importance des riens,

et conséquemment ce sont-elles qui font mouvoir en secret les ressorts nombreux de cette vaste machine, je veux dire, le monde politique. Cette idée n'élève-t-elle pas votre ambition, ma chère Olivia ? Avant d'aspirer aux grandes choses, il faut commencer par retrancher un peu de vos idées romanesques. N'approchez pas de la machine politique, tant que vous serez soumise au pouvoir de l'amour. Si vous négligez cet avis, vous vous exposez à un naufrage inévitable, et vous causez à vous et à vos amis un dommage certain.

Permettez-moi de vous dire que vous vous êtes laissée égarer un peu par la lecture des romans. Ils sont fort bons pour nous ensei-

gner l'art de déployer notre sensibilité, mais ils arrêtent l'élan d'une ame active. Vous avez été trompée par les fausses couleurs sous lesquelles ces écrivains, qui ne connaissent pas le monde, vous ont représenté les objets. Vous avez pris le moyen pour le but. L'amour a été pour vous le seul but de l'amour, tandis qu'il ne doit être considéré que comme un acheminement vers le pouvoir. Les fautes qu'il vous a fait commettre sont faciles à réparer : l'avenir vous appartient. A notre âge, nous devons faire usage de toute notre adresse pour profiter de cet avenir. Une femme spirituelle, ou ce qui vaut encore mieux, une femme sensée peut-elle ignorer que l'amour ne doit

pas dominer dans son cœur, quand elle a passé l'âge où l'on cesse d'être aimée? Ce terme une fois arrivé, il ne lui reste que deux partis à prendre; il faut qu'elle devienne ou politique, ou bel esprit : la dévotion lui eût offert jadis une autre ressource ; mais elle est passée de mode. Il faut que nous prenions toutes un parti. Mon choix est fait, et je vous prédis que le rôle qui vous attend vous assure de brillans succès. Pourquoi la voix charitable d'un ami ne répète-t-elle pas près de la couche des amans : « Il aura un terme, cet amour qui vous enivre ! » — Mais vous, ma chère Olivia, vous ne fermerez pas l'oreille à la voix de la raison. Votre propre expérience vous a déjà convaincue

que la passion ne peut durer éternellement. Dès à présent, si je ne me trompe, il y a dans votre amour un certain alliage, qui, je l'espère, le rendra bientôt ductile et malléable. Quand votre triomphe sur l'épouse sera complet, votre passion pour l'époux ira en déclinant; et ce changement sera heureux pour vous, car assurément votre ambassadeur, retenu par un tendre lien, ne consentira pas à passer le reste de ses jours en exil à Pétersbourg. Tous vos anglais, loin de leur patrie, sont attaqués du spleen; et comme vous le dites si bien, ces mots de patrie et d'épouse, quelque ridicules qu'ils soient, ont sur leur esprit un pouvoir magique. Que deviendrez-vous, ma chère Olivia, lorsque votre M.r L...,

tourmenté de la manie commune à ses compatriotes, voudra retourner en Angleterre, revoir son vieux château? Vous ne pourrez l'accompagner. Il faut prévoir cette catastrophe, tandis qu'il en est tems, ou vous serez une femme perdue, abandonnée.

Ne commençons pas un roman avant d'en avoir fixé le dénouement. Sans doute il est agréable de monter avec un ami dans un ballon, au milieu des applaudissemens de la foule qui admire le courage des aréonautes; le moment où l'on s'élève au-dessus des nuages, où la terre échappe aux yeux des voyageurs, doit être délicieux; mais le moment de descendre arrive, et alors commence le danger. Les amis diffèrent d'opinion sur

la quantité de lest à jeter ; le ballon est déchiré dans la querelle, il tombe avec une effrayante rapidité, et comme le pauvre marquis d'Arlande, nos aventuriers courent risque d'aller se percher sur le dôme des Invalides, ou de s'embarrasser dans les bois. Enfin ils touchent la terre, et fatigués, harassés, ils sortent de leur nacelle échouée, qui naguère ressemblait à un char de triomphe, pour essuyer les huées de la multitude inconstante.

On juge de tout dans ce monde par le succès. Votre voyage à Pétersbourg, ma chère Olivia, ne doit pas être une pure aventure de roman : comme partie de plaisir, il serait ridicule. Il faut lui donner un but plus utile. Je vous fais

passer une lettre adressée à un seigneur russe, qui fut jadis un de mes adorateurs. On le dit en faveur maintenant. Vous pourrez disposer de lui à votre gré. C'est un homme avide de la considération des étrangers, vain de ses succès auprès des femmes, généreux jusqu'à la prodigalité. Il vous facilitera les moyens de connaître les personnages les plus importans de la cour de Russie. Un premier pas sera suivi d'un second, enfin vous arriverez à la hauteur où je désire de vous voir. Venons-en maintenant à mon grand objet. — Non, pas encore. Il me reste ce matin cinquante notes à écrire sur des riens. Mais je vous ai appris que des riens mènent aux grandes choses; il ne faut donc

pas les négliger. Je vous quitte, ma chère Olivia ; demain je reviendrai à mes desseins sur vous. Adieu.

GABRIELLE DE P.....

LETTRE LXVII.

*Léonora à la duchesse de****

2 février.

MA TENDRE MÈRE,

JE viens de recevoir une lettre de M.r L.... Il accepte l'ambassade de Pétersbourg. Je ne puis deviner, par le peu de mots qu'il m'écrit, s'il désire que je l'accompagne. Ce voyage avec lui me serait très-agréable ; je n'oserai cependant le témoigner. Je préférerais la mort à un refus, ou à la certitude que je lui serais à charge, si par complaisance il consentait à m'emmener avec lui.

Peut-être n'accepte-t-il ce nouveau poste que pour se débarrasser de mon amour importun, et pour prendre une autre personne à ma place; peut-être aussi (mais je n'ose l'espérer), peut-être, en s'éloignant, désire-t-il rompre ses nouveaux liens et se mettre dans l'impossibilité de les renouer. Je sais que cette ambassade lui avait été offerte, il y a déjà quelque tems; mais alors il n'avait nul dessein de l'accepter. Oh! que ne puis-je lire dans son ame, dans cette ame qui me fut long-tems ouverte! Si je pouvais connaître ses desirs, je saurais quels doivent être les miens. Je compte dans peu aller à Londres pour le voir. Du moins je prendrai congé de lui. Ne perdez pas un moment pour

me répondre, ma tendre mère; dites-moi si vous approuvez ma résolution; mais je ne puis douter de votre empressement et de votre approbation. Vous m'avez assurée que son cœur reviendrait à moi; cette espérance aide votre malheureuse fille à supporter sa triste existence.

LÉONORA L....

LETTRE LXVIII.

*La duchesse de*** à Léonora.*

6 février.

Oui, ma chère fille, j'approuve votre dessein. Allez à Londres, et voyez votre époux. Avant que vous soyez près de lui, il connaîtra le juste desir que vous avez de l'accompagner en Russie. Je viens de lui envoyer un exprès qui lui porte votre dernière lettre, et toutes celles que j'ai reçues de vous depuis environ six mois. Laissez-lui le tems de les lire avant de vous présenter à lui, et reprenez un peu de calme et d'espérance. Vous sa-

vez que les dispositions nécessaires pour le départ d'une ambassade demandent quelque tems. Voyagez à petites journées : votre santé l'exige. Vous voulez entreprendre un long et pénible voyage. Cette résolution est digne de ma fille bien aimée ; je n'attendais pas moins de son courage. Que le ciel veille sur vous ! Si vous allez à Pétersbourg, je vous verrai avant votre départ.

Votre affectionnée mère,

***

LETTRE LXIX.

*La duchesse de*** à M.r L...*

6 février.

Cette lettre vous trouvera peut-être aux pieds de votre maîtresse. Dérobez à vos plaisirs, Monsieur, quelques instans pour les accorder à la mère de votre épouse. Vous vous attendez sans doute à des reproches de ma part. Rassurez-vous : je ne vous en ferai pas ; le bonheur de ma fille veut que je vous pardonne. La voix du reproche n'a jamais rappelé l'amour dans un cœur d'où il s'éloigne. Je n'emploierai pas ce langage, Léo-

nora vous l'a épargné. Mais ne vous abusez pas sur le motif de son silence. Ne l'attribuez pas à la faiblesse ou à l'insensibilité.

Je vous envoie toutes les lettres que j'ai reçues de ma fille, depuis le commencement de sa liaison avec lady Olivia jusqu'à ce jour. Elles vous mettront à même de juger de ses tourmens depuis quelques mois, et de l'état actuel de son cœur ; vous y verrez les expressions de sa tendresse, et vous pourrez apprécier la force de son ame.

J'ai toujours pensé qu'une femme qui aimait son mari, et qui avait possédé son affection, pouvait la regagner à l'aide de la modération et d'une douceur constante, malgré les séductions d'une

femme artificieuse. La folie ou la dépravation pourrait seule déterminer son époux à lui refuser le prix de ses vertus. J'ai prédit à ma fille que votre cœur reviendrait à elle, et, pour me servir de ses propres expressions, cette espérance l'aide à supporter sa triste existence. Je suis si convaincue que certaines causes produisent sur l'esprit humain un effet infaillible, que même en ce moment je répète ma prédiction.

Si votre séjour en Angleterre avait dû se prolonger, j'aurais laissé au tems le soin de justifier mes espérances : je n'aurais pas été jusqu'à vous envoyer les lettres de Léonora ; mais une absence de plusieurs années, peut-être, va vous séparer d'elle, et je crois nécessaire

de mettre entre vos mains la preuve incontestable de ce qu'elle est, et de ce qu'elle a été. Ne croyez pas que je sois assez faible pour imaginer que la lecture de ces lettres doive opérer dans votre cœur un changement subit : je veux seulement qu'avant de quitter l'Angleterre vous sachiez que Léonora, malgré l'outrage qu'elle a reçu, n'est pas une épouse froide ou vindicative, mais une femme qui vous aime avec tendresse, avec générosité ; une femme qui, renfermant ses chagrins dans son cœur, attend avec résignation le tems où elle pourra devenir votre refuge, et répandre le bonheur sur le reste de votre vie.

***

LETTRE LXX.

Madame de P... à Olivia.

Paris —

MAINTENANT, ma charmante Olivia, que l'ambition élève vos beaux yeux vers le point le plus éminent ! et vous distinguerez peut-être mon grand objet. Ne le découvrez-vous pas encore ? Je vais diriger votre vue. N'apercevez-vous pas l'empereur de toutes les Russies? Que dit votre cœur d'un tel amant? Quand ce ne serait que par amour pour la nouveauté, ne trouveriez-vous pas plaisant de voir un czar à vos pieds ? Régner

sur son cœur, n'est-ce pas être assise sur son trône, sans y être aperçue? L'aspect imposant de toutes les affaires de l'Europe ne se déroule-t-il pas à vos yeux? Comme nous allons gouverner le monde tout à notre aise! Le projet est grand, j'en conviens; mais il n'est pas déraisonnable. Les anciens ont représenté Cupidon conduisant le lion de Numidie, pourquoi ne pourrait-il apprivoiser les ours du Nord? Cette image ne ferait-elle pas une jolie vignette? Je grave au moins aussi bien que madame de Pompadour, et devançant le jour de votre victoire, ma charmante Olivia, je veux représenter l'Amour enchaînant un ours avec des liens de fleurs.

Courage, ma belle politique!

vous avez une tâche difficile à remplir ; mais la gloire qui vous attend surpasse la difficulté de l'entreprise. Avec la connaissance que vous avez acquise de nos modes, de nos usages, votre maison sera à Pétersbourg le centre des délices. Vous avez un goût particulier pour l'invention des fêtes et des spectacles : apprenez à ces peuples barbares comment on varie le plaisir. Leur monarque vous adorera, si vous savez bannir de sa présence l'ennui, ce redoutable ennemi des rois, ce tenace habitant des cours. Pour le chasser, ma chère Olivia, ne comptez ni sur votre esprit, ni sur votre beauté, ni sur vos talens ; mais déployez cette grace, cette légèreté qu'on admire en vous, et croyez au succès.

Comme je n'aurai peut-être plus une occasion sûre pour vous écrire, et que vous savez à quels inconvéniens peuvent exposer les différentes sortes d'encres sympathiques, je confie à cette lettre toutes mes instructions secrètes.

Il faut absolument sacrifier au grand objet toutes vos idées romanesques, tout votre goût pour l'amour. Il ne faut pas qu'un czar ait le moindre sujet de jalousie. Vous savez que ces barbares contemplent sans horreur la tête sanglante de leur maîtresse; que le plus léger soupçon d'une intrigue justifie à leurs yeux cette atroce exécution. Mais la constance n'est pas ce qu'il y a de plus difficile; il faut encore savoir renoncer à votre volonté; gardez-vous, de plus, de laisser

soupçonner au czar que ses plaisirs vous coûtent cette abnégation de vous-même. Vous devez lui sacrifier sans cesse, et avec joie, votre humeur, vos goûts, vos desirs : vous devez vous soumettre à l'éternelle contrainte de l'étiquette et de la dissimulation des cours. Au lieu de lire sur les figures l'expression de l'ame, attendez-vous à voir des masques ; au lieu de voir des hommes, vous verrez des poupées. Vous aurez le plaisir de tenir le fil qui fait mouvoir ces marionnettes ; mais rappelez-vous que vous devez aussi porter votre masque, tout comme ceux qui vous entourent, sans jamais vous aviser de parler le langage du cœur ou de la vérité, et sans jamais croire l'entendre. Ne soyez pas dupe de ceux qui se

diront vos amis ou vos serviteurs zélés et fidèles, connaissez la valeur de ces mots et de ces protestations : sachez que tout ce peuple des cours est également faux, qu'un seul motif l'anime, et que ce motif est l'intérêt personnel. Pour vous mettre à l'abri des ennemis secrets et déclarés, il faut que vous ayez le courage de vivre sans amis, sans confidens : de telles gens, à la cour, sont des espions ou des traîtres revêtus d'une forme dangereuse. Cette idée, quoique triste, révoltante même, est cependant vraie. Qu'elle n'excite pas votre indignation, vous devez paraître l'ignorer. Un philosophe sentimental est bien dépaysé à la cour. Il faut y considérer, sous un point de vue comique, tout ce qui est

odieux et méprisable ; il faut y rire de ses semblables, et ne pas les haïr. Le rire est plus salutaire que le spleen ; il semble annoncer une sorte de supériorité sur ceux qui en sont le sujet ; et sans cette jouissance de la vanité, il serait impossible de se soumettre à la contrainte qu'impose l'hypocrisie, à l'isolement et aux soupçons auxquels se condamnent les ambitieux. Je crains, ma chère Olivia, qu'accoutumée à céder aux premières impressions, ne pouvant faire taire vos passions devant vos intérêts, vous ne pensiez que la politique, de même que la constance ou la religion, exigent de vous de trop grands sacrifices. Examinez cependant la différence, ma chère. Considérez, je vous en supplie, la

grandeur de notre objet! Je regrette de n'avoir pas l'éloquence de Bossuet. J'enlèverais une victime à l'amour, pour en faire un prosélyte de la gloire. Ne craignez pas, ma chère Olivia, les privations que demande l'ambition. Voyez, déjà suspendue dans les airs, cette couronne qui doit ceindre votre front. — Elle est presqu'en votre pouvoir; étendez votre belle main : saisissez-la; ne redoutez pas la tempête et les orages qui environnent toujours le diadême. Cette crainte n'en écarte pas ceux qui ont le droit d'y prétendre. Adieu, ma belle souveraine. Permettez-moi de baiser vos puissantes mains.

GABRIELLE DE P.....

LETTRE LXXI.

M.r L.... au général B....

9 février.

MON CHER AMI,

QUE le desir de me voir ne vous fasse pas précipiter votre voyage à Londres. Le changement qui vient d'avoir lieu dans le ministère, retardera sans doute mon départ.

Il y a quelques jours que ce délai eût été pour moi une grande contrariété ; aujourd'hui je le regarde comme un moment de répit qui m'est accordé. Quel changement subit, allez-vous dire ! Oui, mon

cher ami, c'est la vérité, tel est le cœur de l'homme ! toujours changeant, jamais d'accord avec lui-même pendant un seul jour, pendant une heure ! Tacite, je crois, a dit : « Que les princes sont sujets à vouloir des choses contradictoires. » Ma propre expérience me fait penser que tous les hommes dominés par les passions, sont princes sur ce point. — Je viens de lire quelques lettres de Léonora à sa mère ; j'y ai vu à découvert tous les sentimens qui l'ont agitée depuis plusieurs mois. Cette lecture a déchiré mon ame. Mon cher ami, quelle injustice j'ai commise envers cette femme admirable ! avec quelle tendresse, avec quelle délicatesse j'étais aimé d'elle ! et moi, prenant sa modestie pour

de la froideur, son courage pour de l'indifférence, je l'ai négligée, je l'ai offensée, je l'ai abandonnée! Quelle douceur, quelle bonté inaltérable n'a-t-elle pas montré à mon égard, tandis qu'aveuglé par la passion, je voyais tout sous un faux jour! Combien de fois j'ai imposé silence à mes remords, en me persuadant qu'elle ne remarquait pas mon attachement pour Olivia, ou que, sans jalousie, parce qu'elle était sans amour, elle le voyait avec indifférence! Combien de fois je l'ai accusée d'insensibilité, tandis que son ame était en proie à la douleur! Olivia s'y est méprise aussi. Elle me confirmait dans cette erreur cruelle; et pendant ce tems Léonora défendait sa rivale! avec quelle géné-

rosité, quelle grandeur d'ame elle plaide la cause d'Olivia dans ses lettres ! sa confiance était sans bornes, son ame était au-dessus du soupçon : jusqu'au dernier moment elle a voulu douter, elle s'accusait seule. Femme angélique, femme toujours chère ! elle s'accusait de nos fautes ; elle condamnait cette jalousie qui la dévorait, et qu'une ame comme la sienne était seule capable de dompter. Jamais elle ne s'est trahie par un mot, par un regard mêlé de reproche. Lorsqu'elle s'évanouit à cette maudite fête champêtre ; elle sut tellement maîtriser son émotion, qu'en reprenant ses sens, personne ne devina qu'elle regardait Olivia comme sa rivale. Vous me pardonnerez, mon cher général ; vous

m'écouterez tant que je ferai l'éloge de Léonora. Vous voyez qu'enfin je lui rends toute la justice qu'elle mérite. Mais, non : je suis indigne d'elle ! Je ne puis lui offrir un cœur comme le sien pour payer tant d'amour. — Elle désire de m'accompagner à Pétersbourg ; elle a craint de me le demander ; mais j'en suis instruit par la dernière lettre qu'elle écrivait à sa mère. Comment puis-je refuser sa demande ? Et comment puis-je y accéder ? Mon ame incertaine est déchirée. Puis-je laisser Léonora ? Et puis - je m'arracher à Olivia ? Quand même ses charmes auraient perdu leur empire sur mon cœur, l'honneur me permet-il d'abandonner une femme qui a tout sacrifié pour moi ? Vis-à-vis de vous,

mon cher ami, je ne veux pas me retrancher derrière le mot *honneur*. Je me suis toujours montré sans déguisement à vos yeux, j'y suis maintenant sans défense. Je respecte, je chéris Léonora; mais hélas! j'aime encore Olivia!

Votre ami,

F. L.....

LETTRE LXXII.

M.r L.... à Olivia.

14 février.

CHARMANTE, Olivia, vous qui régnez sur mon ame, pouvez-vous exiger de moi de la dissimulation? Pour calmer votre courroux, puis-je même en ce moment rétracter ce que je vous disais hier? Non. —Vos protestations, votre caractère, vos dispositions généreuses me sont un garant que vous ne voulez pas que je renonce pour toujours à Léonora. Vous obéir serait me rendre pour toujours indigne d'Olivia! Si vous aviez lu

les lettres dont je vous parlais, vous en auriez été touchée comme je le suis. Loin d'être choquée de l'impression qu'elles ont produite sur moi, vous auriez partagé mes sentimens; vous m'auriez blâmé, *vous m'auriez méprisé, si je n'avais pas été sensible à tant de bonté, à tant de générosité.* Je répète ces mots qui vous offensent. Je ne veux pas les rétracter, je ne puis m'en repentir. Quand vous réfléchirez froidement au passé, ma chère Olivia, vous reconnaîtrez que votre sensibilité vous rend injuste. Dans ce moment, je ne retrouve pas votre candeur accoutumée. Je viens de lire ce que Léonora écrivait de vous; ce qu'elle disait à sa mère pour vous défendre, dans le mo-

ment même où elle avait le plus de raisons d'être offensée ; je ne puis m'empêcher de rendre justice à la noblesse de ses sentimens. Les termes dont elle se sert à votre égard ne ressemblent guère à ceux que vous employez en parlant d'elle. Si je vous aimais moins, j'userais avec vous de plus de ménagemens, je serais plus calme; si je vous estimais moins, j'aurais pu vous entendre parler d'une manière peu convenable à votre caractère. Pardonnez-moi de vous avoir affligée, de vous affliger encore en ce moment, ma chère Olivia. Ma sincérité doit être pour vous un garant de mon amour. Bannissez cette injuste jalousie : modérez, pour notre bonheur mutuel, cette excessive sensibilité, et

comptez davantage sur le pouvoir de vos charmes. Vous ne pouvez concevoir combien cette altercation, la première qui se soit élevée entre nous, a été pénible pour moi. Que ce soit la dernière. Je n'ai pu dormir de la nuit. Je suis retenu à Londres par des affaires ennuyeuses, mais indispensables. Quand je vous reverrai ce soir, mon Olivia, que je retrouve le sourire sur vos jolies lèvres! que je revoie dans vos yeux cette douceur qui me charme, et que les expressions de la tendresse et de l'amour, viennent encore frapper agréablement mon oreille! Adieu. Pour toujours,

Votre F. L..

LETTRE LXXIII.

Olivia à M.r L...

14 février.

Vous avez enfoncé un poignard dans mon cœur ! Ne venez pas ce soir à Richmond ! Je ne peux pas, je ne veux pas vous voir ! Laissez-moi seule en proie au chagrin qui me dévore !

Ajoutez encore, si vous le pouvez, à ma douleur. Trempez votre plume dans le fiel ; cherchez des expressions plus amères que celles dont vous vous servez. Accusez-moi de manquer de candeur, de générosité, de tout ce qui peut

prolonger votre amour. Accusez-moi d'avoir perdu toutes les vertus que vous m'avez enlevées. Rappelez-vous tous les sacrifices que j'ai faits à votre amour; imaginez-en de nouveaux : ne comptez pour rien la paix du cœur, mes amis, ma patrie, ma fortune, ma réputation que je vous ai immolée; triomphez de ma faiblesse, et dédaignez votre victoire! Redites-moi à quel degré d'humiliation je suis tombée; que votre mépris ajoute encore à mon abaissement! Elevez ma rivale, déroulez à mes yeux noyés de larmes la liste de ses vertus, de ses titres à votre estime, à votre affection; établissez entr'elle et moi une odieuse comparaison; dites-moi que vous estimez, que vous admirez votre

femme, comme un être au-dessus de son sexe. Que le feu de la passion brille dans vos yeux, que l'emportement de l'enthousiasme élève votre voix; alors répétez-moi que je dois partager vos sentimens; dites-moi de bannir la jalousie. — Etonnez-vous de mes alarmes. — Donnez à ma douleur le nom de courroux. — Conjurez-moi de modérer ma sensibilité. Modérer ma sensibilité! malheureuse Olivia! eh! n'en est-ce pas assez pour t'apprendre que l'amour est éteint dans son cœur. O mon cher L..., apprenez-moi la vérité! toute affreuse qu'elle est, j'aurai le courage de la supporter. Elle est moins cruelle que l'incertitude. Enlevez-moi toute espérance. Ne me laissez que le

désespoir et la mort ; ou plutôt jouissez du plaisir barbare de voir souffrir votre victime, et conduisez-la lentement au tombeau, en insultant à ses malheurs.

OLIVIA.

LETTRE LXXIV.

M.r L... au général B...

16 février.

MON CHER GÉNÉRAL,

VOUS apprendrez sans doute avec plaisir que, depuis quelques jours, Olivia et moi nous sommes dans un état de guerre continuelle ; le sujet de notre querelle ne peut manquer de vous être agréable, et je m'empresse de vous en instruire. Le jour que je lus les lettres de Léonora, je revins à Richmond plus tard que de coutume. Olivia, offensée de ce retard, voulut absolument en savoir la cause. Son

courroux ne connut plus de bornes, lorsqu'elle eut appris la vérité. En parlant de lady Léonora, elle se servit de quelques expressions qu'assurément je n'aurais autorisées dans aucun tems; mais qui, dans ce moment sur-tout, excitèrent mon indignation. Je défendis Léonora avec chaleur. Olivia, d'un ton de mépris, parla de la froideur de ma femme, et me demanda si je pouvais comparer l'amour de Léonora à celui dont Olivia m'avait donné tant de preuves. J'étais plus que jamais en état de faire cette comparaison, et elle ne pouvait être à l'avantage d'Olivia. Elle soupçonna mes véritables sentimens, et vit que tous ses discours sur la froideur de Léonora produisaient sur mon

esprit un effet contraire à celui qu'elle en attendait. Transportée de jalousie, elle voulut exciter mes soupçons en me parlant du prince de***. Je ne fus plus maître de mon indignation. Je ne sais pas exactement tout ce que je lui dis; mais nous nous séparâmes mécontens l'un de l'autre. J'ai reçu depuis une lettre dans laquelle elle me peint sa tendresse; mais cette lettre ne m'a pas rendu le bonheur. Quand viendrez-vous donc à Londres? Il me tarde d'avoir le plaisir de vous embrasser. Adieu. Je suis toujours bien sincèrement,

Votre ami,

F. L...

LETTRE LXXV.

*Mistriss C... à la duchesse de***.*

17 février.

MADAME,

Vos instances pour engager au repos lady Léonora, ont été aussi infructueuses que les miennes. Aussitôt qu'elle eut appris que M.r L... avait accepté l'ambassade de Pétersbourg, elle devint si impatiente de se mettre en route pour aller trouver son époux, qu'elle n'eut plus un moment de tranquillité. Elle attendit, avec une inquiétude inexprimable, votre réponse à sa dernière lettre;

et demanda sa voiture, dès qu'elle fut certaine de votre approbation. Je vis qu'elle était malade, je voulus la retenir ; mes prières furent inutiles. Elle répétait avec un sourire forcé, qu'elle ne craignait rien pour sa santé, et que sa mère approuvait son voyage. Cependant, à la fin elle fut obligée de se rendre. Déjà la voiture était à la porte, et toute impatiente qu'elle était de partir, Léonora se sentit si faible, qu'elle se laissa porter à son lit. Son état pendant plusieurs heures a été si alarmant, que je ne conservais aucune espérance de la voir renduc à la santé. Je me réjouis de vous apprendre aujourd'hui qu'elle est hors de danger. Elle a donné le jour à un fils, et sa joie est ex-

trême ; car cet événement comble les desirs de M.r L... Lady Léonora n'a pas voulu me permettre d'en faire part à son époux. Elle craint que je ne l'effraie par les détails de sa maladie.

Elle désire que ce soit vous, Madame, qui l'annonciez à M.r L... en prenant tous les ménagemens possibles pour ne pas l'alarmer. J'aurai l'honneur de vous écrire par le prochain courrier, pour vous donner des nouvelles de notre chère malade. Dans ce moment, elle est endormie ; elle goûte ce repos paisible accordé à la seule vertu ? Léonora est un ange sur la terre.

Je suis avec respect, Madame,

Votre affectionnée,

HÉLÈNE C...

P. S. C'est avec une extrême douleur que je suis forcée de rouvrir ma lettre, pour vous dire que l'état de l'enfant est très-inquiétant. Si rien ne peut sauver cette innocente créature, quelle sera la douleur de sa pauvre mère !

LETTRE LXXVI.

M.r L... au général B...

21 février.

MON CHER GÉNÉRAL,

J'AI fait ma paix. La pauvre Olivia avait été extrêmement affligée d'une lettre que je lui avais écrite ; elle en a été même malade pendant deux jours, à ce que m'assure Joséphine. Hier enfin il me fut permis de la voir. Olivia, dans cette entrevue, m'a montré sa candeur et sa bonté. Elle a reconnu ses torts ; sa voix était si touchante, elle s'est accusée avec tant de franchise, que j'ai été obligé

de prendre moi-même sa défense. Elle paraissait abattue et humiliée ; une tendre mélancolie éteignait le feu de ses yeux expressifs : enfin, mon cher ami, je n'ai pu résister à l'enchantement. Je dois avouer que je lui avais donné sujet d'être mécontente. Je connaissais ses emportemens, son extrême sensibilité ; et j'aurais dû la ménager davantage. Le caractère le plus doux et le plus généreux peut éprouver un accès de jalousie ; et la passion alors fait dire à la bouche ce que le cœur désapprouve. Je suis persuadé que le souvenir de cette malheureuse soirée a été plus douloureux pour Olivia que pour moi. — Mon départ est encore en suspens. Les ministres semblent aussi irrésolus que je le suis moi-

même. L'ambition, ainsi que l'amour, a ses folies et ses querelles. Dans tous les cas, je ne quitterai pas l'Angleterre avant le mois prochain. Je ne compte retourner au château de L... qu'après avoir reçu de la cour mes dernières instructions. Il me sera bien difficile de me séparer de Léonora ; je n'y puis penser sans douleur. Mais peut-elle croire que j'aie perdu pour elle toute affection ? La duchesse est dans l'erreur. Elle imagine que l'influence d'une autre femme peut me prévenir contre les qualités estimables de lady Léonora. Quel que soit le pouvoir d'Olivia sur mon ame, ce qui vient de se passer entr'elle et moi me prouve que rien ne peut altérer mon estime pour cette épouse respectable.

Olivia connaît trop bien mon caractère pour hasarder à l'avenir une nouvelle tentative. Tous ses efforts seraient inutiles. Je n'ai pas encore renoncé à ma propre estime et à la vôtre, mon cher ami. Cette enchanteresse a pu m'enivrer, mais elle ne saurait me dégrader. Soyez certain que vous retrouverez toujours dans mon cœur ces principes d'honneur qui sont le plus bel apanage de l'homme.

Votre ami bien sincère,

F. L...

LETTRE LXXVII.

Le général B... à Mr. L...

23 février.

J'AI fort bien fait, mon cher ami, de ne pas répondre à votre lettre du 16, avant d'avoir reçu celle du 21. Mes félicitations sur votre querelle avec votre enchanteresse auraient pu arriver juste au moment d'un tendre raccommodement.

Je vois que vous ne savez ce que vous voulez, et que vous trouvez des charmes à cet état d'irrésolution : je vous en félicite de tout mon cœur ; et je félicite aussi lady

Léonora sur la prolongation de votre séjour en Angleterre. Ceux dont la cause est juste ne doivent demander au ciel que de leur accorder du tems. Le tems fait toujours triompher la vérité, et montre le mensonge dans toute sa laideur. Mais vous n'êtes pas digne d'entendre un si bel apophthegme. Vous ne voulez pas encore ouvrir votre cœur à la conviction. J'attendrai donc avec patience, si je le peux, une meilleure occasion.

Vous paraissez faire un grand étalage de la résolution que vous avez prise de rendre justice au mérite de votre femme. Vous avez eu le courage de fermer l'oreille à la voix de la syrène. Ecoutez sans crainte ses accens perfides : lady Léonora n'en triomphera pas moins

de la méchanceté qui les dicte.

Puisque votre paix est faite, je présume que vous vous trouvez parfaitement heureux. Si vos plaisirs vous laissent le tems de satisfaire à la demande d'un ami, je vous serai obligé de m'envoyer le bulletin de votre bonheur. Je n'ai jamais rencontré une de ces héroïnes à grands sentimens, et je serais curieux de connaître le degré de félicité auquel elles peuvent élever un homme de bon sens. Je serais bien aise de profiter de l'expérience d'un ami tel que vous.

J. B....

LETTRE LXXVIII.

Olivia à madame de P...

Richmond.

Recevez mes remercimens bien sincères, inimitable Gabrielle, pour m'avoir délivrée d'un amant qui m'ennuyait à la mort. Vous auriez pu cependant vous épargner une peine et des artifices inutiles, si vous aviez agi avec plus de franchise à mon égard. Je connais maintenant la cause du silence qu'a gardé le pauvre de R..... depuis quelques mois. Il éprouvait alors le pouvoir de vos charmes, et vous trouviez du plaisir à me tromper

lorsque vous auriez pu vous dispenser de feindre. Vous connaissiez les progrès de mon attachement pour L.... ; il vous était facile de penser que R..... me devenait à charge. Il eût fallu me rendre confiance pour confiance, et vous auriez trouvé un amant, sans perdre une amie ; mais madame de P... est trop versée dans l'art de la politique pour ne pas dédaigner de marcher droit à son but. Je comprends maintenant la cause de cet empressement à me persuader qu'un amant paré d'une couronne était seul digne de moi ; elle était alarmée d'un danger idéal. Croyez-moi, je ne me sens pas le courage de disputer à qui que ce soit les restes d'un cœur.

Ne vous donnez pas la peine

d'user de votre talent pour les explications ; vous ne parviendrez pas à me persuader. J'ai tout appris d'une personne dont la véracité n'est pas suspecte. Je sais au juste de quelle époque date le commencement de votre liaison avec R..... Vous voyez par-là, qu'il ne serait pas aisé de me prouver que vous n'ayez pas trahi ma confiance trop facile.

Je ne puis cependant me défendre d'un sentiment de tristesse, que votre ame n'éprouvera jamais, en réfléchissant à la fausseté, à la perfidie d'une femme qui fut mon amie la plus chère.

Renvoyez-moi mes lettres, Gabrielle. Je vous adresse, avec celle-ci, quelques souvenirs sur lesquels je ne pourrais plus jeter

les yeux sans laisser échapper un soupir. Je vous renvoie cette bague que j'ai si long-tems portée avec délices ; je vous renvoie ce portrait, et cet œil trompeur pour lequel je n'ai plus de charmes. — Adieu, Gabrielle. L'illusion a cessé. Combien d'illusions, que je me plaisais à nourrir, ont été détruites par le tems et la perfidie !

OLIVIA.

LETTRE LXXIX.

M.me de P.... à M.r R....

Paris, le 18—

Je viens de recevoir de votre Olivia la lettre la plus extravagante qu'on puisse imaginer. En vérité, mon cher R...., vous devez vous féliciter d'avoir recouvré votre liberté. Est-il un plus triste sort que celui de plaire à une femme qui, en amour comme en amitié, ne sait ce qu'elle désire? Croiriez-vous qu'elle m'accuse de perfidie, parce que j'ai su apprécier un cœur, dont elle prétend ne vouloir pas me disputer les restes. Est-ce donc aussi moi qui dois être blâmée de

son amour pour M.r L... ? N'ai-je pas vu les progrès de son inconstance ? Ses lettres pourraient former un traité vraiment neuf de la naissance et de l'éducation de l'amour. On y verrait l'amour né de l'envie, nourri par l'ennui, et bercé par tous les vices tour-à-tour.

Et la chère lady Olivia, reniant sa triste patrie, se regarde comme une française enjouée ! Elle ne sait donc pas que rien ne paraît si ridicule aux yeux de nous autres parisiennes, que ces étrangères, toujours gauches, qui veulent singer nos manières. Chez nous, il est des femmes qui, si je puis m'exprimer ainsi, perdent leur vertu, sans perdre le goût de la vertu ; mais j'ose affirmer qu'il en est peu qui, comme Olivia,

n'aient ni les vertus de leur sexe, ni les vertus des hommes. On ne pourra pas du moins prêter à celle-ci cette excuse banale, que « son cœur égare sa tête ; » car elle n'a pas de cœur. Mais c'en est assez sur ce sujet.

Quelle fausse idée j'avais d'Olivia, lorsque je la croyais propre à l'exécution de quelque dessein politique ! Il est heureux pour nous de ne nous être pas compromis. Rendez hommage à ma prudence, mon cher R....., et convenez que nous autres femmes, nous sommes quelquefois capables de garder un secret d'Etat. L'amour et la politique marchent souvent de compagnie. Adieu. Victoire m'appelle. Je vous quitte.

GABRIELLE DE P...

LETTRE LXXX.

M.me de P... à Olivia.

Paris, le 18—

En vérité, ma chère Olivia, c'est être par trop enfant ! Quoi ! vous vous plaignez parce que je vous ai enlevé un amant dont vous ne saviez plus que faire ! Se querelle-t-on en Angleterre, toutes les fois qu'on change de partenaire dans un bal ? Mais quittons la plaisanterie ; car en entendant résonner à son oreille ces grands mots *trahison*, *perfidie*, on doit reprendre toute sa gravité. Sérieusement, vous voilà donc résolue à

prendre le ton tragique ! Je vous écouterai, je me consolerai, et surtout je tâcherai de fuir le ridicule.

Je vous renverrai, comme vous le désirez, vos lettres par la première occasion sûre. Vous me pardonnerez de n'y pas joindre vos souvenirs. Depuis Molière et le dépit amoureux, on a cessé à Paris de rendre ces gages d'amour.

Adieu, ma charmante Olivia. J'allais vous dire comme autrefois, que je vous embrasse tendrement : j'oubliais l'étiquette anglaise ; mais je pense qu'il est plus à-propos de vous dire que

Jai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

GABRIELLE DE P...

LETTRE LXXXI.

Olivia à M.r L...

Mardi matin —

Ne venez pas ce soir à Richmond ; il m'est impossible de vous voir aujourd'hui, mon cher L... Permettez-moi de rester dans la solitude, et de cacher à tous les yeux la mélancolie qui m'accable.

Olivia.

LETTRE LXXXII.

Olivia à M.r L...

Mardi soir —

Que je vous dise le sujet de ma mélancolie ! ne l'espérez pas, homme cruel ! Cette ignorance de la cause de ma douleur ne justifie que trop mes tristes pressentimens. Si nos ames étaient encore à l'unisson, ne sentiriez-vous pas le tourment que j'endure ?

Pour moi, l'amour est un torrent qui entraîne avec lui tous mes sentimens, toutes mes idées. Pour vous, c'est le cours d'un ruisseau limpide qui ride à peine la surface du lac qui le reçoit

dans son sein. Pour vous, homme froid, l'amour est un de ces plaisirs qui aident à chasser l'uniformité de la vie ; il n'est pas le centre de vos idées, le mobile de toutes vos actions ; il n'est pas pour vous le bien suprême, le bien qui les efface tous, le seul qui rende la vie supportable, l'unique but de l'existence. Hélas ! combien est faible le prix dont vous payez ma tendresse. Chaque jour, des symptômes certains dénotent à mon œil attentif le déclin de votre passion. Combien de fois j'ai dévoré dans le silence la douleur que me causaient vos paroles et vos manières pleines de froideur ! Lorsque vous me quittiez, combien de fois un soupir s'est échappé de mon sein, et des

larmes ont coulé de mes yeux ! Ma mémoire trop fidèle me rappelait les preuves de votre indifférence. Ne cherchez pas à calmer des craintes trop fondées. De vains détours, de froides protestations ne feraient qu'aigrir ma douleur. Laissez-moi me nourrir de ma tristesse dans le silence et dans la solitude. Ne me demandez plus la cause de ma mélancolie. Je ne le sens que trop ! mes forces ne pourront y résister long-tems. Aimable Werter, divin Saint-Preux ! vos ames eussent répondu à la mienne ! Sublime Goethe, éloquent Rousseau ! vous seuls pourriez sentir et peindre les tourmens de la malheureuse,

OLIVIA.

LETTRE LXXXIII.

M.r L... au général B...

1.er mars.

N'ATTENDEZ pas de moi, mon cher général, le bulletin de mon bonheur. Je reconnais l'impossibilité de rendre Olivia heureuse. Assurément elle a des talens supérieurs; elle possède les grâces, la beauté, tout ce qui peut séduire et charmer; il lui est facile de triompher des sentimens et des principes qui s'élèvent contre son pouvoir; l'homme qu'elle aime lui a consacré sa vie, et cependant elle est malheureuse.

On dit que Rousseau n'aima jamais de femme que la Julie qu'il s'était plu à créer ; je suis tenté de croire qu'Olivia n'a jamais aimé d'autre homme que Saint-Preux. Werter, peut-être, ou quelqu'autre héros de la Germanie pourrait disputer son cœur à celui-ci ; mais pour moi, qui n'ai aucune ressemblance avec ces divins modèles, je ne m'étonne pas de m'entendre reprocher, souvent directement, quelquefois indirectement, mon infériorité à ces merveilles imaginaires. Un homme raisonnable peut-il espérer d'atteindre le point le plus élevé de l'absurde. On me blâme sans cesse de ne pas faire usage d'un jargon romanesque qui m'est totalement étranger, et qui me paraît même totalement étran-

ger aux véritables sentimens de l'ame. Rendre Olivia heureuse est mon vœu le plus ardent. Rien ne me coûterait pour parvenir à ce but ; mais tous mes efforts sont insuffisans. Elle a une de ces ames malades qui sont plus propres à la peine qu'au plaisir, plus susceptibles de jalousie que d'amour. Il n'est pas d'expressions assez fortes pour convaincre Olivia de mon affection ; mais un mot échappé au hasard suffit pour la rendre malheureuse pendant des heures entières. Elle a besoin d'émotions violentes, et ses forces ne pourraient y résister. Sa vie se passe dans l'alternative du ravissement et du désespoir. Ainsi qu'elle le dit elle-même, elle n'a d'ame que pour l'amour ; à ses yeux, les dé-

lassemens nécessaires après le travail et les occupations, sont un crime contre le sentiment. Une sorte de zèle superstitieux lui fait rejeter toutes les pensées qui n'ont pas rapport à un seul objet, et au milieu de ce culte mystique, elle fait de l'amour même une pénitence. Je suis étonné que son cœur puisse supporter cette multitude de tourmens auxquels elle-même se condamne. Quel sera le sort d'Olivia quand elle cessera d'aimer et d'être aimée? Et quelle passion aussi violente que la sienne peut être durable? Il n'est pas d'attachement qui puisse résister à l'épreuve continuelle du soupçon et des reproches.

Un sentiment de jalousie dirigé contre Léonora, s'est emparé de

l'imagination d'Olivia, au point que mes actions et mes paroles sont mal interprétées. En voulant se rendre maîtresse de mes pensées, en cherchant à diminuer mon affection pour ma femme, elle ne fait que l'exciter et l'accroître ; elle m'oblige à faire sans cesse une comparaison qu'elle redoute. Je n'aperçus pas les défauts d'Olivia, dans le commencement de ma liaison avec elle, et tant que l'illusion d'une passion trompeuse fascina ma vue ; mais maintenant que je souffre, maintenant que je suis témoin des souffrances de Léonora, mes yeux sont dessillés. Cependant le bonheur d'Olivia repose sur ma probité. Cette idée pèse sur mon ame. Je ne puis abandonner une femme

qui a sacrifié pour moi tout ce qui pouvait contribuer à la rendre heureuse. Il est possible à un homme sans honneur ou sans humanité, de mettre fin à une intrigue aussi aisément qu'il l'a commencée ; mais votre imprudent ami ne peut se conduire de la sorte. Adieu.

F. L...

LETTRE LXXXIV.

Le général B.... à M.r L....

3 mars.

HÉLAS ! hélas ! voilà justement ce que j'avais prévu. C'est la seule consolation que je puisse vous donner ; c'est la seule consolation que doivent attendre, de leurs amis, les insensés tombés dans le malheur. Pourvu que l'événement justifie leur prédiction, les sages s'embarrassent fort peu des tourmens que souffre le malheureux sur qui s'accomplit leur prophétie. Raillerie à part, mon cher L..., je ne suis que faiblement

touché de vos chagrins. A force de mal aller, tout ira bien. Votre enchanteresse, en se montrant à découvert, détruira elle-même le charme, et vous rendra à votre famille, après vous avoir rendu à la raison. Continuez sur le même pied, et prenez patience encore pendant quelque tems. Je serais fâché de voir s'élever entre vous et Olivia une de ces violentes querelles à la suite desquelles on se sépare avec humeur; de telles ruptures, parmi les amans, ne font qu'irriter l'amour. On a dit: « Il faut délier l'amitié, il faut couper l'amour. » Cette maxime peut être vraie dans certains cas, mais elle ne peut s'appliquer à votre situation. Je veux attendre que ce nœud se dénoue de lui-

même, plutôt que de le couper. Quand vous verrez avec quel art il était tissu, je ne craindrai plus que vous soyez retenu par un semblable lien.

Votre ami,

J. B.....

LETTRE LXXXV.

Olivia à M.r L...

Richmond, le samedi —

C'est trop vous prévaloir de votre pouvoir sur mon cœur; c'est trop compter sur ma douceur et ma patience. Sachez que mon courage égale ma tendresse, et que ma vengeance suivra l'outrage. Vous avez été étonné, dites-vous, de l'excès de colère auquel je me suis portée hier. Ne l'avez-vous pas fait naître, en vous opposant au vœu le plus cher de mon cœur? et avec quel calme, quelle froideur! Ne vous imaginez pas que

je sois de ces femmes timides et avilies, qui craignent l'abandon pour prix de leur fermeté, ou qui attendent des caresses pour prix de leur obéissance. Ne croyez pas que je sois une de ces divinités domestiques, véritables ornemens de cheminées, et que je consente à être, comme elles, parée de guirlandes, ou renversée du piédestal et dégradée suivant votre caprice. J'ai été accoutumée à une autre espèce d'adoration, et la tendresse de mon cœur ne m'a pas encore aveuglée au point de me faire méconnaître mes droits. Vous dites que vous ne savez pas m'avoir donné un juste sujet d'offense. Un juste sujet! Oh combien je hais le choix glacé de vos mots! Eh cette seule expression n'est-elle pas un

juste sujet d'offense pour un cœur comme le mien ? Vous me suppliez d'être raisonnable. Raisonnable ! Un homme passionné a-t-il jamais parlé de raison à la femme qu'il aime ? Lorsqu'un amant a recours à la raison et à cette froide précision du langage, l'amour est éteint dans son ame. Je n'ai pas un juste sujet d'offense ! Et comment ne serais-je pas indignée quand je vous vois vous faire un jeu de mes tourmens, trouver chaque semaine, chaque mois, un prétexte pour retarder l'instant où je m'éloignerai de cette terre abhorrée.

« *On désespère alors qu'on espère toujours.* » Vous savez que mon desir le plus ardent est de quitter l'Angleterre ; vous savez que je ne puis goûter un moment de repos

tant que je serai ici, et cependant vous vous plaisez à prolonger mon supplice. Non, ce départ désiré n'aura pas lieu! c'est en vain que vous me flattez de cette espérance: c'est en vain que vous vous excusez de ces délais, que vous prétextez vos instructions et je ne sais quelles raisons. Je connais la valeur de toutes ces excuses diplomatiques!

OLIVIA.

LETTRE LXXXVI.

Mr. L... au général B...

6 mars.

Amusez-vous à mes dépens, mon cher général; je sais combien vous vous intéressez à mon bonheur; mais la route qui peut m'y conduire est plus difficile que vous ne le pensez. Il est aisé de voir d'un œil philosophique les choses qui nous sont étrangères; mais il n'en est pas de même lorsqu'elles nous sont personnelles, et que les passions nous entraînent. La philosophie s'évanouit à l'approche de l'amour. Vous dites, mon cher ami, qu'Oli-

via elle-même dissipera ma passion, et que l'aspect de ses défauts détruira l'ouvrage de ses charmes. Je conviens que souvent elle embrouille la trame qu'elle a ourdie ; mais elle a un talent merveilleux pour réparer le dégât : ce tissu magique reparaît bientôt aussi bien tendu qu'auparavant ; ses couleurs ne sont point altérées, et ses formes n'en sont que plus élégantes.

Pour m'exprimer d'une manière moins poétique, mon cher ami, (car vous n'êtes pas amoureux, et vous auriez peine à comprendre ce langage métaphorique) je vous avouerai donc tout bonnement qu'Olivia possède l'art de toucher mon ame, de me charmer, même après avoir épuisé ma patience. Elle connaît son pouvoir, et je

crains que ce soit un motif qui la porte à en abuser. Son caractère, qui d'abord m'avait paru plein de douceur, est maintenant violent et irascible ; cependant je suis persuadé que cette disposition à la colère ne lui est pas naturelle ; elle est l'effet de l'état malheureux de son ame. Est-ce à moi de me plaindre, si Olivia, tourmentée par le remords et la jalousie qui la dévorent, me fait partager ses maux? C'est moi qui les ai causés, c'est à moi de les supporter.

Tout est arrangé pour mon ambassade, et le jour de mon départ est fixé. J'irai la semaine prochaine au château de L.... prendre congé de lady Léonora. Adieu.

Votre fidèle ami,

F. L...

LETTRE LXXXVII.

Joséphine à Victoire, femme-de-chambre de madame de P...

Richmond, le 6 mars.

Je suis désespérée, ma chère Victoire, et c'en est fait de moi, à moins que votre génie ne vienne à mon secours. Ne voilà-t-il pas que ma romanesque maîtresse est déterminée à faire un voyage en Russie avec ce nouvel amant qu'elle a pris ici. Quelle folie! et quels moyens de faire entendre raison à sa maîtresse, lorsqu'elle a mis quelque chose dans sa tête. J'ai fait l'impossible pour prouver à Ma-

dame que ce projet était le plus absurde qu'on pût imaginer. Je lui ai représenté des mers de glaces, pour voiture des traîneaux, un pays habité par des barbares, de mauvais lits, à peine un miroir, pas une robe, pas un chapeau de bon goût ; et cependant voilà le pays que nous allons habiter, Dieu sait combien de tems ! On ne rencontre que des ours et des bêtes féroces qui vous attendent la gueule béante dans les forêts qu'il nous faudra traverser ; et dans les villes, à ce que j'ai ouï dire, les hommes ne valent guère mieux ; car ils portent de longues barbes, et la loi du pays leur permet de battre leurs femmes. Quelle horreur ! J'ai appris tous ces détails de la femme-de-chambre de milady F....., qui

revient de Pétersbourg. Croirez-vous que, pendant tout le tems qu'elle a été en Russie, personne ne lui a adressé un discours galant, excepté un ou deux français qui sont au service d'un ambassadeur : cependant elle est fort jolie ; ses yeux, il est vrai, sont fort petits ; mais elle se met mieux que sa maîtresse, si ce n'est qu'elle ne porte pas de diamans.

Ces russes ne sont occupés qu'à boire de l'eau-de-vie. Je ne veux pas absolument aller à Pétersbourg. Mais que vais-je devenir, si ma maîtresse s'obstine à vouloir y aller ? Vous connaissez mes sentimens pour Brunel, et il est décidé à accompagner Madame. Il faudra bien que je la suive !

Vous le dirai-je ? Je suis choquée

de cette intrigue avec M.r L..., et ma conscience me reproche d'y avoir prêté les mains ; car, dans ce pays, une affaire de galanterie avec un homme marié n'est pas aussi légère qu'à Paris. Ici, les femmes s'avisent quelquefois d'aimer leurs époux, comme s'ils étaient leurs amans ; et lady Léonora est une femme de cette espèce. On dit qu'elle est fort malheureuse. Un jour, au château de L..., elle me donna une fort belle robe de mousseline anglaise : je puis vous assurer que mon cœur saignait en la recevant : elle me soupçonnait peu d'être son ennemie. Cependant je rends justice à toutes ses aimables qualités, et je souhaite que son mari fasse de même ; au lieu d'emmener ma maîtresse et moi à Pé-

tersbourg, il y emmènerait sa femme. Adieu, ma chère; embrassez bien tendrement pour moi tous nos amis.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXXXVIII.

*Mistriss C... à la duchesse de****

7 mars.

MADAME,

Je crois vous avoir dit, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous écrire, que tout faisait craindre de ne pas conserver l'enfant de lady Léonora. Il était né sous de funestes auspices, et semblait devoir être pour sa mère une source de pleurs. L'innocente créature a expiré ce matin. Jusqu'au dernier moment l'espérance n'a pas abandonné ma malheureuse amie; pour moi je n'en avais aucune, et les

soins inquiets de cette bonne mère, veillant auprès de son enfant, n'étaient qu'affligeans pour moi. Souvent elle répétait : « J'espère qu'il vivra pour porter la joie dans l'ame d'un père qui désirait si vivement sa naissance. »

Hier au soir j'obtins, un peu par force, qu'elle consentît à laisser prendre son enfant pour cette nuit. Ce matin, il faisait à peine jour, lorsque j'entendis le bruit de sa sonnette. Le pauvre enfant était alors agité de violentes convulsions; et présumant que sa mère voulait en savoir des nouvelles, je me rendis dans sa chambre pour préparer son esprit à l'événement que je prévoyais. En me voyant entrer, elle me regarda avec inquiétude, mais sans me faire au-

cune question. Je m'assis près de son lit, et je m'informais de sa santé, lorsqu'elle tira avec plus de violence le cordon de sa sonnette.

Suzanne entra. « Eh quoi, Suzanne, s'écria-t-elle! sans mon fils! » — Suzanne balbutia quelques mots; mais je lus sur son visage que tout était fini. Lady Léonora ne douta pas non plus de son malheur; sans proférer une parole, elle tira son rideau et s'étendit dans son lit. Pendant trois heures, elle garda le même silence. Les premiers mots qu'elle prononça s'adressèrent à moi :

« Ne craignez pas de faire du bruit, » me dit-elle, « je ne suis pas endormie. Avez-vous la dernière lettre de ma mère? Il me semble qu'elle annonce son arrivée

pour demain. Ayez la bonté, ma chère Hélène, de lui écrire, et d'envoyer au-devant d'elle un domestique chargé de votre lettre, afin qu'elle ne soit pas surprise en arrivant. » —

Lady Léonora est maintenant plus tranquille. Je retrouve en elle le calme et le courage qui semblaient l'avoir abandonnée. Je me réjouis de votre arrivée, dans ce moment sur-tout où votre présence sera pour elle la plus douce consolation. Vous seule pourrez avoir assez d'empire sur elle pour l'empêcher d'entreprendre un voyage qui nuirait à sa santé. Je dois convenir cependant qu'elle n'a pas encore fait connaître ses intentions à ce sujet, mais il m'est facile de les deviner. Beaucoup de

femmes parlent plus qu'elles n'agissent, mais Léonora agit plus qu'elle ne parle.

Croyez-moi, Madame, avec respect,

Votre affectionnée,

HÉLÈNE C....

LETTRE LXXXIX.

M.r L... au général B...

12 mars.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'attachement dont votre dernière lettre me donne l'assurance [1]; elle m'est parvenue dans un moment où j'en avais grand besoin. Dans tout le cours de ma vie, je ne m'étais jamais fait de reproches aussi amers qu'en apprenant la maladie de Léonora et la perte de mon fils. La plaie de mon ame saignera long-tems. De tous les tourmens, le remords est le plus

[1] Cette lettre ne s'est pas trouvée.

cruel ; et malgré ceux que j'endure, je ne puis suivre l'impulsion de mon cœur et de mon jugement.

Je suis obligé d'étouffer mes sentimens devant Olivia : elle ne peut les partager, et elle s'en offense. Mon silence même lui paraît un outrage ; elle se plaint de mon peu de gaîté. De la gaîté ! ah ! elle a fui de mon ame. Olivia ne sent-elle donc aucune pitié pour une femme qui fut son amie, qui la traita toujours avec une généreuse bonté ? Mais peut-être suis-je déraisonnable ; peut-être est-ce trop attendre du cœur d'une femme !

Je voudrais du moins qu'Olivia m'épargnât dans ce moment toute sa métaphysique sentimentale.

Sans cesse j'entends répéter que mon ame n'est pas susceptible d'aimer, comme celle d'Olivia. Je conviens que je suis incapable de parler d'amour d'une manière si subtile et si recherchée. J'espère cependant qu'elle mettra un terme à tous ces beaux discours, avant que nous soyons à Pétersbourg.

Le ministère prend enfin une résolution. J'ai vu N.... aujourd'hui, et j'ai l'assurance que tout sera bientôt expédié. Ainsi, mon cher ami, j'espère que vous ne tarderez pas à vous rendre à Londres; vous savez avec quelle impatience vous attend

Votre ami,

L....

LETTRE XC.

Le général B... à M.r L....

14 mars.

PEUT-ÊTRE vous êtes déraisonnable, dites-vous ! En vérité, mon cher ami, je suis tenté de vous croire tout-à-fait fou. Fort bien ! querellez-vous avec votre maîtresse, parce qu'elle n'est pas affligée de la maladie de votre femme, et parce qu'elle ne partage pas la douleur que vous cause la perte de votre fils ! et où avez-vous vu, si ce n'est dans des romans absurdes, ce Phénix des maîtresses assez magnanime pour faire le sacrifice de sa réputation,

et pour consentir ensuite à partager le cœur de son amant, le seul bien qui lui reste, avec une rivale plus estimable, plus aimable qu'elle, et qui a de plus sur elle l'avantage d'être l'épouse? Vouloir concilier ce partage du cœur, cette union des ames, cette opposition d'intérêts et cette délicatesse métaphysique, est une absurdité, et l'expérience le démontrera toujours. Comment pouviez-vous attendre de votre Olivia, mon cher L...., cette perfection angélique? Connaissez-vous donc assez peu les femmes pour croire qu'en perdant une vertu, celles qui leur restent acquièrent plus de force, de même que la perte de l'un de nos sens rend les autres plus exquis? Pensez-vous

qu'en se livrant à l'amour, une femme vous autorise à lui supposer une force d'esprit qui l'élèvera au-dessus des faiblesses humaines, telles que l'envie et la jalousie, par exemple, faiblesses communes chez les femmes surtout ?

Non, non, mon cher ami ; vous avez du bon sens, quoique votre conduite permette d'en douter. Vous aviez une femme, une excellente femme, et tout faisait croire que vous deviez être heureux ; mais, partagé entre une femme et une maîtresse, en les supposant parfaites, chacune dans leur genre, les probabilités sont toutes contre vous. Je ne m'érige pas ici en moraliste ; je vous parle en homme du monde. Suivant

toutes les tables de probabilité de bonheur, vous avez fait un mauvais calcul. Mais soyez juste, quelque prix qu'il vous en coûte, et ne blâmez pas votre Olivia, si elle fait rejaillir sur vous les peines et les maux inséparables de l'union qu'il vous a plu de former. Pensez-vous que la nature du cœur humain, et le cours des événemens de la vie seront renversés pour votre bon plaisir ? Espérez-vous obtenir une heureuse exception ? Parlons sérieusement, mon cher ami. Vous n'avez qu'un parti à prendre ; il faut ou rompre cette union, ou savoir en supporter tous les inconvéniens. Je vous verrai dans peu de jours.

Votre ami bien sincère,

J. B.

LETTRE XCI.

Mistriss C... à miss B...

15 mars.

LÉONORA reprend chaque jour de nouvelles forces. Sa résolution de se bien porter était si ferme, que son corps n'a pas osé contrarier son esprit. La présence de son excellente mère nous a été d'un grand secours; elle seule pouvait calmer Léonora. La duchesse a reçu aujourd'hui de M. L.... une lettre fort courte, il est vrai, mais remplie de témoignages de sa douleur et de sa tendresse. L'assurance positive qu'il

donne de ne pas quitter l'Angleterre sans voir lady Léonora, m'a causé une sorte de joie. Cette entrevue me fait concevoir les plus heureuses espérances ; cependant je crains de m'y livrer. M. L.... annonce son arrivée avant la fin du mois. La duchesse, dont vous connaissez la prudence, se propose de quitter sa fille avant cette époque, de peur de gêner M. L..., par sa présence, ou de l'autoriser à croire que lady Léonora n'agit pas d'après son propre cœur. Et moi aussi, malgré que j'en aie peu d'envie, il me faudra quitter le château de L...., pour n'être pas regardée comme une confidente qui donne des avis, qui ourdit une cabale, ou tout au moins comme un spectateur importun,

Les scènes de réconciliation doivent se passer sans témoins. Les hommes n'aiment pas qu'on les voie à genoux ; ils craignent d'y avoir mauvaise grace. Adieu, ma chère Marguerite. Je suis toujours

Votre affectionnée,

HÉLÈNE C....

LETTRE XCII.

Le général B... à M.r L...

20 mars.

Consultez un peu votre bon sens, mon cher L...., et dites-moi pourquoi vous emmèneriez avec vous à Pétersbourg cette coquette, cette furie romanesque dont je m'aperçois que vous êtes las. Vous vous croyez lié à elle par l'honneur; et pourquoi voulez-vous intéresser l'honneur, l'humanité, la reconnaissance pour l'une des parties, tandis que l'autre peut les invoquer à bien plus juste titre? N'entendez-vous pas une voix qui vous

parle pour une autre que pour une indigne maîtresse à qui vous devez tous vos chagrins? Votre héroïne, par ses leçons de logique sentimentale, serait-elle parvenue à vous faire voir le vice sous les couleurs de la vertu, et la vertu sous celles du vice? S'il en est ainsi, pourquoi vous feriez-vous un cas de conscience d'abandonner votre femme? Il est vrai que vous l'abandonnez au moment où vous avez mille preuves de son amour pour vous, où vous paraissez touché de sa conduite généreuse, où votre cœur semble revoler vers elle; mais qu'importe!

Cependant, rappelez-vous que la réputation de votre dame Olivia avait été un peu entachée avant sa liaison avec vous. N'allez pas

vous attribuer plus de gloire ou vous charger de plus de blâme que vous n'en méritez réellement. N'oubliez pas que le pauvre R.... fut votre prédécesseur, et ne permettez pas que cette femme si délicate rejette sur vous tout le poids de la honte qui pèse sur elle, semblable aux coupables en Chine qui font porter à leurs amis les instrumens de leur supplice.

Ma lettre me précédera de deux jours. Attendez-vous donc à me voir arriver, à m'entendre répéter tout ce que je vous ai déjà dit, et préparez-vous à répondre à toutes mes questions. Adieu.

Votre ami,

J. B...

LETTRE XCIII.

Olivia à M.r L.....

Lundi, à midi.

Pour quelques jours seulement, dites-vous ! pour prendre congé ! Oh ! si vous rentrez dans ce fatal château, qui a tant de charmes pour vous, Olivia perd tout le pouvoir qu'elle avait sur votre cœur. Ordonnez sa mort ; frappez, et ses lèvres mourantes vous béniront encore ; mais ne parlez pas de quitter votre Olivia. Le visage baigné de larmes, c'est à genoux qu'elle vous écrit. Faut-il qu'à son tour elle vous implore, elle vous

supplie? Faut-il que son front s'abaisse jusqu'à la poussière? Oui, l'orgueil le cède à l'amour dans un cœur comme celui de la trop tendre,

OLIVIA.

LETTRE XCIV.

Olivia à M.r L...

Lundi, à trois heures et demie.

Cette réponse équivoque me perce l'ame ! l'amour déteste les subterfuges. Soyez à moi, à moi seule, ou je ne survivrai pas à la douleur d'être abandonnée ! Il faut que j'aime pour être heureuse ! pour aimer, il faut que je trouve un cœur brûlant comme le mien. Ma vie cessera avec mon amour. Une crainte pusillanime n'arrêtera pas mon bras : la mort n'a rien d'horrible pour moi. Sans pâlir, je la verrai s'approcher. Eh !

qu'est-ce que la mort? le sommeil dans lequel s'oublie le malheur, l'unique refuge du désespoir.

OLIVIA.

LETTRE XCV.

Olivia à M.r L...

Mardi —

Allez ! volez sur les ailes de l'amour ! Retournez près de cette Léonora si calme, si prudente, si heureuse ! Allez, et que ce ne soit pas pour lui dire adieu ; retournez à elle pour toujours. Je vous rends votre foi ; je vous rends vos promesses.

Mais si vous voulez voir encore une fois Olivia, s'il vous reste un faible desir de lui dire un dernier adieu, venez ce soir. — Demain, le soleil ne se lèvera pas pour Oli-

via. — Il ne lui reste plus que quelques heures. Amour, qu'elles soient toutes à toi ! enivre encore ta victime, mêle le plaisir à la coupe de la mort, et fais qu'elle l'épuise sans crainte jusqu'à la dernière goutte !

LETTRE XCVI.

M.r L.... au général B....

Jeudi, 24 mars.

Recevez tous mes remercîmens, mon cher ami. Vous avez employé les armes de la raison et de la raillerie, vous avez fait tout ce que votre amitié pour moi a pu vous suggérer, pour combattre une passion qui devait faire le malheur de ma vie, et détruire le repos de la plus estimable et de la plus aimable des femmes. Avec toute l'adresse que vous donnait la connaissance générale du cœur humain et celle de mon caractère et de ma fai-

blesse, vous avez cherché à profiter de l'intervalle des accès pour appaiser cette fièvre de l'ame. Tout semblait seconder vos efforts pour me rendre le calme et le repos. Les accès ont diminué peu-à-peu, la fièvre a cessé, et cependant je suis condamné à souffrir pour expier les extravagances causées par le délire. J'ai pris des engagemens qu'il faut que je remplisse. Je me suis jeté dans un labyrinthe d'où je ne puis sortir. Je connais toute la latitude que donne à notre conscience le système de la galanterie moderne ; je sais qu'il est des maximes commodes qui autorisent toutes les ruses en amour comme à la guerre : et cependant je pense qu'un homme doit tenir sa promesse, ait-elle été faite en termes

clairs, ou ne fût-elle qu'un engagement tacite, lorsqu'elle a déterminé une femme à sacrifier sa réputation et son bonheur. Lady Olivia s'est confiée à ma protection. Je n'ignore pas tout ce que la malignité a répandu sur son compte avant le commencement de notre liaison; mais quoique le monde eût des soupçons, il n'avait pas de preuves : maintenant, on ne peut rien alléguer pour la défendre; il n'est plus permis à lady Olivia de reprendre le rang auquel sa naissance lui donnait des droits dans la société, dont les charmes de son esprit et les graces de sa personne faisaient l'ornement. C'est de moi seul, c'est de ma constance qu'elle peut attendre la seule chance de bonheur qui lui reste.

Naturellement violente, ne connaissant pas le frein de l'autorité, de la raison, de la religion, Olivia, en proie à l'amour et à la jalousie, est près de se livrer au désespoir. Je ne suis pas disposé à croire que, de nos jours, les femmes meurent d'amour ; il serait encore plus difficile de me persuader que je sois capable d'inspirer un degré d'enthousiasme aussi dangereux : cependant, j'en suis convaincu, la passion d'Olivia s'est tellement emparée de son imagination, elle est devenue tellement nécessaire à son existence, que si j'abandonnais cette femme infortunée, elle attenterait à ses jours. Déjà elle s'est portée à cet excès de désespoir. Quel spectacle que celui d'une femme que l'on

aime, ou que l'on a aimée, en proie à la rage et au désespoir. —

---

25 mars.

PARDONNEZ-MOI, mon cher ami, si mes idées sont incohérentes. J'ai été interrompu plusieurs fois depuis que j'ai commencé cette lettre. Je suis accablé d'affaires aujourd'hui; l'empressement d'Olivia pour quitter l'Angleterre, ne me permet pas de les remettre à un tems plus éloigné; cependant ma tête aurait besoin de repos. Une seule idée m'occupe; mais toutes mes réflexions ne changeront rien à mon sort. Quelque résolution que je prenne, il faut que je souffre et que je ré-

pande le malheur autour de moi. Il faut ou que je me sépare d'une épouse qui m'a donné des preuves certaines de l'amour le plus tendre, d'une femme qui mérite mon estime, mon admiration et ma tendresse, ou que j'abandonne une maîtresse qui m'aime avec toute l'ardeur de la passion, et qui succomberait infailliblement à son désespoir. Mais à quoi bon parler comme si la liberté du choix me restait encore? — Puis-je oublier que je suis enchaîné par une promesse solennelle? Ma tête s'égare. Pardonnez à mon trouble, mon cher ami, et apprenez tout mon malheur.

J'eus hier au soir avec Olivia une scène terrible. J'avais bien prévu que mon voyage au château

de L.... lui porterait ombrage, quoique je n'eusse d'autre but que celui de prendre congé de Léonora. Je ne revins pas à Richmond, afin d'éviter une altercation ; et avec tous les ménagemens dont je suis capable, j'écrivis à Olivia pour l'informer de mon dessein, en l'assurant que ma résolution était prise. Je reçus d'elle billets sur billets, dans lesquels elle cherchait, par tous les moyens que peut suggérer la passion, à me détourner de mon projet. Je persistai. Enfin, la veille de mon départ, elle m'écrivit pour m'engager à venir le soir même, si je voulais lui dire un dernier adieu. Son billet finissait par ces mots : « Demain le soleil ne se lèvera pas « pour Olivia. » Cette phrase, et

quelques autres sur le suicide, ne parurent à mes yeux que des menaces faites dans le dessein d'intimider un amant. Cependant, connaissant toute la violence du caractère d'Olivia, je fus exact au rendez-vous. J'arrivai à l'heure fixée, bien déterminé à lui prouver, par ma fermeté, que je ne me laissais pas ébranler par ces ruses féminines.

Malheur à l'homme sage qui, se fiant à sa force et à son courage, braverait un semblable péril. La victoire serait achetée trop chèrement.

Je trouvai Olivia couchée sur un sofa. Les boucles de ses beaux cheveux tombaient en désordre sur son sein ; un négligé de l'élégance la plus recherchée relevait

l'éclat de ses charmes. Je vis que l'art avait présidé à ce désordre, à cette pose étudiée, et cependant je ne pus m'empêcher de m'arrêter en entrant, comme ébloui par tant de charmes. Jamais Olivia ne m'avait paru si belle, si séduisante. Avec un sourire où se peignait la langueur, et d'une voix pleine d'une tendre expression : « Vous êtes venu me dire un dernier adieu, » me dit-elle. « Je n'osais espérer.... — Mais vous n'entendrez pas de reproches de moi. Je veux supporter seule tout ce que cet adieu a de pénible. Que rien ne trouble le peu d'instans qui nous restent à passer ensemble. » Je m'assis près d'elle. J'avoue que j'éprouvais une vive émotion ; mais je fus assez maître de moi

pour la cacher. Je lui demandai d'un ton composé, pourquoi elle parlait d'un dernier adieu ; que dans peu de jours nous serions réunis.

« Non jamais, » reprit Olivia ; « quelque faible que je sois, l'amour m'inspire assez de courage pour prendre et pour tenir cette résolution. »

En disant ces mots, elle prit une rose cachée dans son sein, et me la présentant : — « Mettez ce soir cette rose dans l'eau, » poursuivit-elle, « demain, elle sera encore fraîche ! »

Ses yeux expressifs, le son de sa voix, tout semblait dire : Demain, cette rose sera encore vivante, mais Olivia ne sera plus. — Je suis honteux de ma faiblesse,

mais ma langue était glacée ; il me fut impossible de proférer une parole.

« J'ai pris soin, » ajouta Olivia, « d'épargner à votre vue, mon cher L..., tout ce qui pourrait vous affliger. Regardez autour de vous. » —

Je vis alors, car je ne m'en étais pas aperçu, que la chambre était ornée de fleurs.

« Rien dans cet appartement, » reprit-elle, « n'annonce le deuil et la mort. J'ai voulu que tout y respirât un air de fête, afin que le souvenir de votre dernière entrevue avec cette Olivia, que vous avez aimée, puisse un jour s'offrir sans horreur à votre esprit. » — En ce moment, mon cher général, je me rappelai confusément

la Nouvelle Héloïse de Rousseau, la scène de sa mort et sa chambre parée de fleurs. L'idée du roman détruisit celle de la réalité qui était sous mes yeux ; je fis remarquer à Olivia sa ressemblance avec Julie ; j'ajoutai, en souriant, qu'il était dommage que mon caractère ne ressemblât pas à celui du divin Saint-Preux. Le cœur percé par cette plaisanterie hors de saison, Olivia se lève du sofa, s'arrache de mes bras avec une force soudaine, et saisissant un canif placé sur une table, elle se le plonge dans le côté.

Elle allait se frapper d'un second coup, lorsque j'arrêtai son bras ; elle cherchait encore à m'échapper. « Promettez-moi donc, » s'écria-t-elle, « de ne jamais revoir

une rivale qne je déteste. » —

« Je ne puis faire une semblable promesse, Olivia, » lui dis-je en retenant toujours son bras.

Ces mots de rivale détestée montraient qu'Olivia était excitée plutôt par sa haine pour Léonora, que par son amour pour moi ; aussi lui répondis-je d'un ton aussi ferme que celui que vous auriez pu prendre vous-même, mon cher général. Mais je me reprochai ma cruauté, lorsque je vis le sang couler en abondance. L'effroi se peignit dans les traits d'Olivia, le canif s'échappa de sa main, et elle tomba évanouie dans mes bras. J'eus assez de présence d'esprit pour penser qu'il fallait tenir cet événement secret, s'il était possible ; aussi, sans appeler José-

phine, dont l'attachement pour sa maîtresse m'est suspect, j'ouvris la fenêtre, et à l'aide de quelques gouttes d'eau, Olivia reprit bientôt ses sens. Alors j'envoyai mon domestique chercher un chirurgien. Je ne vous parlerai pas de ce que j'éprouvais; je ne pourrais vous peindre l'inquiétude dans laquelle je passai le tems qui s'écoula, jusqu'au moment où le chirurgien fit connaître son opinion. Il me rendit la vie, en déclarant que la blessure était légère, que la lame n'avait pénétré que dans les chairs, et qu'il n'y avait aucun danger. Cependant, soit d'effroi ou de douleur, Olivia s'évanouit trois fois pendant qu'on pansait sa blessure; et quoique le chirurgien l'assurât que dans peu de jours elle serait

totalement rétablie, elle paraissait craindre qu'il ne lui cachât son état réel. A l'idée de l'approche de la mort, son courage l'abandonna, et pendant quelque tems, tous mes efforts pour relever ses esprits furent inutiles. Elle ne pouvait pas se passer des services de Joséphine; et du moment que cette maudite française entra dans l'appartement, on n'entendit plus que ses bruyantes exclamations.

Joséphine cependant n'était d'aucun secours. Enfin ses démonstrations de chagrin et d'horreur se terminèrent par ces mots :

« Dieu merci ! nous voilà délivrées de ce voyage affreux. Sans doute il ne sera plus question de ce vilain Pétersbourg pour Madame. » —

Ces paroles réveillèrent les idées d'Olivia ; et me regardant avec inquiétude, elle me demanda pourquoi le voyage de Pétersbourg n'aurait pas lieu, si elle n'était pas en danger. Je l'assurai que Joséphine parlait au hasard, et que mon projet d'aller en Russie était toujours le même.

Joséphine, toujours occupée de l'objet qui l'intéressait le plus, reprit : « Assurément, madame ne voyagera pas dans cet état. » —

Olivia tressaillit. Elle me regarda d'un œil qui me glaça d'effroi :

« Jurez-moi, » me dit-elle, « jurez que vous ne m'abuserez pas, ou j'arrache cet appareil, et je ne souffrirai pas que l'on ferme ma blessure. » —

« Vous tromper, Olivia ! » m'écriai-je, « pourquoi ce soupçon, et que demandez-vous de moi? » —

« J'exige de vous une promesse, une promesse solemnelle de m'emmener avec vous en Russie. » —

« Je vous en donne ma parole ; mais rassurez-vous, Olivia, je vous en conjure. » —

Le chirurgien représenta la nécessité du repos et du calme pour la malade, sans quoi il ne répondait pas de sa guérison. Satisfaite de ma promesse, Olivia consentit alors à mon départ. Ce matin elle m'a fait dire que dans peu de jours elle serait en état de quitter l'Angleterre. J'aurais bien du plaisir à vous trouver au château de L.... Je pars aujourd'hui pour aller prendre congé de ma Léonora. Je

me rendrai ensuite à Yarmouth, où je m'embarquerai. Olivia doit m'y suivre. Adieu.

Votre ami,

F. L....

LETTRE XCVII.

Léonora à sa mère.

Du château de L..., 28 mars.

Mon époux est ici, ma bonne mère ! ici avec votre heureuse fille ; et ce cœur dont elle déplorait la perte lui est rendu. Ses regards, sa voix, ses manières, tout me le dit. Je ne puis être dans l'erreur ; non, L.... est incapable de m'abuser. Quelques reproches que j'aie à lui faire, je ne puis du moins lui reprocher la dissimulation. L.... m'est rendu ; il est encore digne de ma tendresse, et je puis encore être aimée de lui. Je savais bien que son erreur ne pou-

vait durer long tems, ou plutôt vous me l'aviez appris ; pouvais-je ne pas en croire ma meilleure amie ? Vous lui avez rendu justice. Oui, il avait été séduit par Olivia ; et qui aurait résisté aux séductions d'Olivia ? L'art perfide de cette enchanteresse avait égaré mon époux ; mais il triomphe de ses artifices. Olivia lui apparaît telle qu'elle est, et son pouvoir a cessé.

Me tromperais-je, ma bonne mère ? J'espère, et l'espérance ne me permet pas un doute affreux. Cependant L.... est embarrassé ; il n'est pas heureux. D'où vient sa tristesse ? Peut-être ne connaît-il pas assez le cœur de sa Léonora, pour être certain de son pardon. Combien il me tarde de pouvoir le rassurer, de pouvoir lui dire :

« Oublions le passé pour toujours ! » — Que le pardon est facile au sein du bonheur ! Je n'aurais peut-être pas toujours été aussi généreuse. — Je ne veux plus tarder à offrir à M.r L.... de l'accompagner en Russie. Pourquoi balancerais-je à le lui proposer ? Je vois qu'il le désire, il me l'a donné à entendre. Ses bagages sont déjà embarqués à Yarmouth ; dans peu de jours il doit s'y rendre lui-même ; bientôt le sort de votre fille, son bonheur sera décidé. Il est déjà décidé ; je suis aimée de L.... Je le sens ; je n'en puis douter. Je vous écris dans le premier transport de ma joie. Adieu, ma bonne mère ; j'entends les pas de mon époux.

LÉONORA L....

LETTRE XCVIII.

Léonora à sa mère.

Du château de L... , le 2 avril.

Mes espérances étaient vaines ! jamais votre prédiction ne s'accomplira, ma tendre mère. Toutes deux nous nous sommes trompées sur le caractère de M.r L... ; dorénavant votre fille ne peut plus attendre son bonheur de lui. J'avais cru que ma tendresse pour lui ne pourrait jamais diminuer. Il m'oblige à reconnaître mon erreur. Qu'il ne croye pas que mon amour ressemble à cette faiblesse méprisable qui résiste aux dédains et à

l'injustice. Non, mon amour ne peut survivre à mon estime.

Je vous ai dit, ma bonne mère, et dans la simplicité de mon ame, insensée que j'étais! je croyais que M.r L.... m'avait rendu sa tendresse. Fatale erreur! il n'a pas assez de force d'ame ou de générosité pour m'aimer, pour rendre justice à mon attachement. Je lui ai offert de l'accompagner en Russie. Il m'a répondu : « —Vous me demandez une chose impossible.» — Ce que prescrivent l'honneur et la justice est-il donc impossible à ses yeux? Une affection vertueuse ne peut-elle plus toucher son cœur? Son ame faible est-elle donc assez dépravée pour ne plus trouver de charmes que dans ce qui fait la honte de notre sexe? S'il en est

ainsi, je dois me réjouir d'être séparée de lui, d'en être séparée pour toujours. Puisse une longue suite d'années s'écouler et emporter avec elles le souvenir de tout ce qu'il fut pour moi ! Il serait moins affreux de pleurer la mort de celui que j'ai aimé, que de penser qu'il survit à mon affection et à mon estime. Qu'il est cruel de voir les mêmes traits, et de ne plus retrouver la même ame ; d'éprouver chaque jour, à chaque instant, qu'il faut mépriser ce qu'on a aimé, ce qu'on a admiré !

M.r L.... est parti, il quitte l'Angleterre après demain. Le départ de lady Olivia doit suivre le sien. Le même vaisseau ne les portera pas : du moins il respecte encore

l'opinion publique. Soyez assurée, ma tendre mère, que les sentimens de votre fille en ce moment sont dignes de vous. L'indignation et l'orgueil de la vertu soutiennent son courage.

LÉONORA L....

LETTRE XCIX.

Le général B... à lady Léonora.

Yarmouth, le 3 avril.

Si je ne connaissais le courage de lady Léonora L...., je n'oserais prendre sur moi de lui écrire en ce moment, sachant qu'elle est à peine remise d'une maladie dangereuse.

M. L.... m'avait témoigné le desir de me voir au château de L.... avant de quitter l'Angleterre, mais il m'a été impossible de m'y rendre. Je suis venu l'attendre sur la route d'Yarmouth ; et comme nous avons achevé le

voyage ensemble, il m'a été facile de connaître l'état de son ame. Permettez-moi de parler sans détour, de parler avec la franchise d'un vieil ami. Je suis certain que vous ne vous êtes pas séparée de M.r L.... sans éprouver un sentiment d'indignation : je suis bien loin d'en être surpris ; mais si vous aviez pu voir votre époux comme je l'ai vu, l'indignation aurait fait place à la pitié. Eprouvant pour vous, Madame, l'amour tendre, l'amour ardent auquel vous avez tant de droits, touché jusqu'au fond de l'ame des preuves d'affection qu'il a trouvées dans vos lettres, dans votre conduite généreuse jusqu'au moment de votre séparation, mon malheureux ami s'est trouvé dans la nécessité de

résister au desir qui le pressait de rester près de vous, ou d'accepter l'offre de l'accompagner à Pétersbourg. Il était lié par une promesse qu'il ne pouvait rompre, quoiqu'elle lui eût été arrachée par la crainte de causer le suïcide d'une femme qu'il croit avoir entraînée à sa perte, et qui s'est mise sous sa protection. Je puis juger des tourmens qui le déchiraient en vous quittant, par la douleur dont il était accablé pendant le voyage. Je n'ai pu me défendre en l'abordant de lui témoigner mon indignation; mais avant d'avoir passé une heure avec lui, je lui accordai toute ma compassion. Je n'avais jamais vu un homme si malheureux et si fortement convaincu qu'il méritait l'excès de

son malheur. Vous savez qu'il n'est pas de ces hommes qui laissent connaître leurs émotions, ou qui les laissent s'évaporer en vaines paroles : cependant il ne pouvait renfermer ses sentimens.

La lutte était trop violente ; il est malade maintenant, et je ne doute pas que sa maladie n'ait été causée par ce combat pénible. A mesure que l'instant de son départ approchait, son agitation redoublait ; mais il était résolu à tenir sa fatale promesse. Vers le soir, il tomba dans une sorte d'apathie ; il gardait un morne silence, qu'il rompit enfin par des expressions qui annonçaient le délire. Hier était le jour fixé pour son départ ; à minuit une fièvre violente s'empara de lui. Tous les symptômes

annoncent une fièvre maligne. Les médecins ici ne peuvent encore prononcer sur l'imminence du danger. J'ai fait demander à Londres le docteur * * *. Vous pouvez compter, Madame, que je ne quitterai pas mon ami, et qu'il ne lui manquera aucun des soins qui seront en mon pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec l'estime et le respect le plus profond,

Votre dévoué serviteur,

J. B.

LETTRE C.

Léonora à sa mère.

Du château de L..., le 6 avril.

Je reçois à l'instant un exprès du général B...; M. L.... est dangereusement malade à Yarmouth; une fièvre violente, causée par l'agitation de son esprit, s'est emparée de lui. Combien j'étais injuste à son égard! Oubliez, ma tendre mère, tout ce que je vous ai dit dans ma dernière. Je vous écris à la hâte; je suis au moment de partir pour Yarmouth. J'espère y être demain.

Votre affectionnée fille,

Léonora L....

J'ouvre ma lettre pour y joindre celle du général B.... ; elle vous expliquera la cause de mon trouble.

LETTRE CI.

*Le général B... à la duchesse de****

Yarmouth, le 8 avril.

MADAME,

JE sais que vous êtes informée du voyage de lady Léonora L.... à Yarmouth, et je crains bien que vous ayez compté sur ma prudence pour empêcher qu'elle ne s'expose au danger de gagner cette fièvre terrible. Tous mes efforts ont été inutiles. Lady Léonora arriva ici hier au soir. J'avais prévu son arrivée, mais je ne pensais pas qu'elle pût être aussi prompte ;

en conséquence je n'avais pris encore aucune précaution ; aussi était-elle dans la maison et au haut de l'escalier avant que je m'en doutasse. Ni raisonnemens, ni instances n'ont pu l'arrêter. Je lui ai représenté que la fièvre de M. L.... était de l'espèce la plus maligne. Le docteur *** se joignit à moi ; il l'assura qu'elle exposait sa vie à un danger presque certain, si elle persistait dans la résolution de voir son mari ; elle s'avança malgré nos représentations, sans répondre au médecin : « Vous êtes l'ami de Mr. L...., me dit-elle, et moi je suis sa femme ; vous n'avez pas craint d'exposer votre vie pour lui, et vous croyez que je puis hésiter ! M'est-il moins cher qu'à vous, et

le danger que je courrai n'est-il pas le même que le vôtre ? » — Je répliquai que m'étant trouvé seul avec mon ami lorsqu'il était tombé malade, c'était à moi qu'il appartenait de.... Elle m'interrompit : « N'est-ce pas prendre sur moi un cruel avantage, général ? Vous savez que j'aurais été avec M.r L..., si cela n'eût pas été impossible. » — Ses instances touchantes, le son de sa voix, le sens de cette dernière phrase dont je sentais toute la force, me frappèrent tellement, que je gardai le silence et je ne m'opposai plus à son passage. Cependant l'idée du danger auquel elle allait s'exposer s'offrant de nouveau à mon esprit, je l'arrêtai à la porte de M.r L.... Alors elle me dit d'un ton calme :

« Peut-être vous a-t-on induit en erreur, général ; peut-être vous a-t-on répété quelques paroles imprudentes qui me seront échappées dans un moment d'indignation. J'étais injuste, vous le savez, et vous pensez sans doute que ma tendresse pour mon époux est éteinte. Je mérite ce jugement, mais ne me punissez pas trop sévèrement. » —

Je tenais toujours ma main sur la clef, et je suppliai lady Léonora en votre nom, Madame, au nom de Mr. L.... de renoncer à son dessein. Je l'assurai que, si son époux était en état d'entendre ce qui se passait et de parler, il m'ordonnerait de l'empêcher d'entrer.

« Je vous avais cru mon ami, » me dit-elle en fondant en lar-

mes ; « et vous aussi, général, vous voulez m'empêcher de le voir ! et il est incapable de savoir ce qui se passe ! il est incapable de parler ! Je veux le voir. — Il faut que je le voye ! Général, vous avez rempli le devoir d'un ami, laissez-moi remplir maintenant celui d'une épouse. Mes droits sont au-dessus des vôtres. Est-il un pouvoir sur la terre qui puisse élever une barrière entre l'épouse et son époux ? — Cher général, » ajouta-t-elle en tombant tout-à-coup à mes pieds, et en élevant vers moi ses mains jointes, « laissez le moi voir seulement une minute ; j'en serai reconnaissante à jamais. » —

Il me fut impossible de résister davantage. Je tremble pour les suites. Mistriss C.... a accompa-

gné son amie dans son voyage ; mais lady Léonora n'a pas voulu qu'elle logeât même dans cette maison. Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas accordé sur lady Léonora une semblable influence ! Mais les regrets sont inutiles, il faut attendre l'événement. Je connais assez, Madame, la force de votre ame, pour ne pas craindre de vous dire la vérité toute entière. J'ai peu d'espérance pour la vie de mon malheureux ami.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. B...

LETTRE CII.

Olivia à M.r L...

Richmond.

Un nuage s'est répandu sur mes yeux, un bruit sinistre a retenti à mon oreille, lorsque votre cruel messager est venu m'apporter la nouvelle de votre funeste maladie. Cher L..., pourquoi l'inexorable destin me retient-il loin de vous pendant ces momens de crise? O fatale blessure! Mais je ne pourrais encore voyager sans m'exposer à la voir se rouvrir. Ainsi donc cette enveloppe matérielle doit être enchaînée ici, tandis que mon ame

inquiète vole vers vous, et voudrait verser sur votre couche de douleur ces tendres consolations, ce soulagement inexprimable qu'il n'appartient qu'à l'amour de répandre. Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe pour voler vers vous! Pourquoi faut-il que j'abandonne à d'autres mains le soin de vous soutenir? D'autres que moi chercheront à deviner vos desirs, à lire dans votre œil appesanti!

Hélas! il le faut. Et quand même je serais près de lui, ma sensibilité pourrait-elle supporter ce spectacle affreux? Pourrais je le voir étendu sur un lit de douleur, — de mort, peut-être? Idée terrible! Que des cœurs plus durs que celui d'Olivia l'entourent, puisque ces tristes devoirs ne les

font pas frissonner. Tel est le sort des êtres doués d'une sensibilité trop exquise, qu'ils sont paralysés par la vivacité même de leurs sentimens, et qu'ils demeurent inactifs au moment où leurs secours seraient le plus nécessaires. Recevez les vœux de la trop tendre

OLIVIA.

LETTRE CIII.

Léonora à sa mère.

Yarmouth, le 8 avril.

Mon époux respire encore ; c'est tout ce que je puis dire. Je n'avais jamais vu, je n'avais jamais imaginé un pareil changement dans un si court espace de tems ! Lorsque j'ouvris sa porte, il tourna vers moi des yeux égarés : il ne me reconnut pas. Le bon général B... crut que le son de ma voix pourrait produire quelque effet. Je parlai, mais je n'obtins aucune réponse, aucun signe qui annonçât qu'il me reconnaissait. Vainement je

lui répétai tous les noms que j'avais coutume de lui donner, et avec lesquels son oreille était familiarisée. Je me mis à genoux près de son lit; je pris dans mes mains une de ses brûlantes mains, et je la pressai contre mes lèvres. Aussitôt il tressaillit, en s'écriant d'une voix étouffée : « Olivia! Olivia! » — Dans son délire, il voyait Olivia se frappant d'un poignard; il nous appelait pour voler à son secours, pour arrêter son bras : en même tems, ses yeux égarés étaient fixés vers le pied de son lit, comme si un fantôme eût été devant lui. Epuisé par la violence de son émotion, il retomba sur son lit, et soupira profondément. Quelques larmes, échappées de ma paupière, tombèrent sur sa

main ; il les sentit avant que je m'en fusse aperçu, et me regarda avec tant de curiosité que j'espérais le retour de sa raison : mais il dit seulement : — Oui, Olivia, je crois que vous m'aimez. » — Un soupir plus profond que le premier sortit de sa poitrine. Il retira la main que je retenais dans les miennes, et autant que je pus le distinguer, il prononça quelques mots auxquels était mêlé le nom de Léonora.

Mais pourquoi vous fatiguer du récit de tous ces détails, ma tendre mère. C'est assez de vous dire que la nuit a été terrible. Ce matin, les médecins disent que s'il passe cette nuit... S'il passe cette nuit ! Quel doute affreux !

LÉONORA L...

LETTRE CIV.

Léonora à sa mère.

Yarmouth, le 9 avril.

Le jour paraît enfin, et mon époux respire encore ; ainsi donc je puis me flatter de quelque espérance. Lorsque je disais que je pourrais lui survivre, combien je m'ignorais moi-même, combien peu je soupçonnais devoir être mise sitôt à une aussi cruelle épreuve ! Il est un remède à tous les maux, excepté à un seul que je n'ose nommer.

Les médecins m'assurent qu'il est mieux. Son ami, au jugement

duquel je me fie davantage, me donne la même assurance. Je ne sais que penser. Je crains de me flatter d'une espérance trompeuse. Je vous écrirai encore demain, ma bonne mère. Plaignez les tourmens de votre affectionnée fille,

LÉONORA L....

LETTRE CV.

Léonora à sa mère.

Mercredi, 12 avril.

AUCUN changement remarquable depuis hier, ma tendre mère. Ce matin, en cherchant une potion sur la cheminée, j'ai aperçu un billet de lady Olivia. — Peut-être y était-il hier, peut-être y était-il lorsque je suis arrivée; mais je ne l'avais pas vu. Dans un autre tems, il aurait excité mon indignation. Aujourd'hui mon ame est trop abattue par le chagrin pour éprouver un pareil senti-

ment. La crainte pour les jours de mon époux absorbe toutes mes facultés.

LÉONORA L...

LETTRE CVI.

Olivia à M.r L...

Richmond, 12 avril.

Ce que j'ai souffert depuis ma dernière lettre est inexprimable ! Pourquoi ne m'apprenez-vous pas que le danger est passé ? O combien je voudrais être près de vous, mon cher L..., près de vous, mon bien le plus précieux ! mais je ne puis échapper aux mains de mes tyrans : les médecins me retiennent, ils ne quittent pas leur proie. J'ai consulté le docteur J... Il m'assure que si j'entreprenais un si long voyage, ma blessure se

rouvrirait, et que dans l'état d'effervescence de mon esprit, il ne répondait pas des suites. Que m'importe ! la vie est pour moi de peu de valeur. Avec quel plaisir je la sacrifierais pour celui que j'aime ! Mais quand même je pourrais échapper à mes bourreaux, je ne sais que trop que j'essaierais vainement de parvenir jusqu'à vous. Votre amour, vos craintes pour votre Olivia vous prescriraient l'ordre cruel de l'éloigner de l'air dangereux qui vous entoure. Vous craindriez, peut-être avec raison, que mon empressement ne causât notre perte mutuelle. Peut-être, dans le moment de la crise ou de la convalescence, votre inquiétude pour moi arrêterait-elle l'effort de la nature : et

dans la circonstance où nous nous trouvons, un obstacle qui me retiendrait loin de vous, ruinerait toutes nos espérances. Vous seriez obligé de partir ; les vents vous éloigneraient de moi, les vagues vous porteraient dans une région lointaine, où votre Olivia n'aborderait peut-être jamais ! Adieu. Je ne puis plus écrire.

LETTRE CVII.

Léonora à sa mère.

Yarmouth, 14 avril.

Le délire a cessé, ma bonne mère. Il y a quelques instans, j'étais à genoux près du lit de M.r L...; j'adressais au ciel, pour le rétablissement de mon époux, une prière, sans espérance de la voir exaucée. Tout-à-coup ses yeux s'ouvrirent, et je crus m'apercevoir qu'il me reconnaissait; il les ferma sans proférer une parole, puis les ouvrit de nouveau, et alors, me regardant fixement, il s'écria : « N'est ce pas un songe? C'est Léonora, ma Léonora! » —

Oh ! quel bonheur ont répandu dans l'ame de votre fille ces mots, le son de cette voix, l'accent de tendresse qui s'y distinguait ! Mon époux me serra dans ses bras, et je ne me souvins qu'il était malade qu'en sentant ses lèvres brûlantes.

Lorsque sa mémoire fut pleinement revenue, et que le danger que je courais près de lui s'offrit à son esprit, il s'efforça de me déterminer à quitter son appartement. Mais quel danger ne braverais-je pas maintenant ? Une nouvelle vie a coulé dans mes veines, dans tout mon être. S'il se rétablit, votre fille peut encore être heureuse.

P. S. de la main du général B...

Je crains que lady Léonora ne se livre trop tôt à l'espérance. —

J. B...

LETTRE CVIII.

*Le général B... à la duchesse de****

16 avril.

MADAME,

JE ne m'étais pas trompé ; le mieux n'a duré que l'instant de l'éclair. M.r L..... est maintenant plus mal que jamais. Il ne connaît pas sa situation, car le délire est revenu. Le docteur*** nous annonce qu'il faut nous préparer à tout.

Je n'ai qu'un mot à ajouter pour votre tranquillité ; la santé de votre admirable fille n'a éprouvé aucune altération.

J'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. B.....

LETTRE CIX.

*Le général B... à la duchesse de****

18 avril.

MADAME,

CE matin, mon ami a repris sa connaissance, et il a senti tout le danger de son état. Il m'a fait appeler près de son lit, et m'a dit qu'il voulait profiter du peu d'instans qui lui restaient à vivre. Il était parfaitement calme et tranquille. Il m'a dicté ses dernières volontés; et je lui dois la justice de déclarer, que l'idée qui l'occupait le plus, que son plus vif desir était de montrer son entière con-

fiance en lady Léonora, et de lui donner dans ses derniers momens des preuves de son estime et de son affection. Quand il eut mis ordre à ses affaires, il demanda à être seul pendant quelque tems. Entre midi et une heure, j'entendis sa sonnette, et il fit appeler lady Léonora et moi. Il me parla avec cette chaleur d'amitié qu'il m'a toujours montrée depuis notre enfance. Ensuite, se tournant vers lady Léonora, la parole expira sur ses lèvres ; il pressa sur son cœur la main que lui tendait son épouse accablée de douleur.

« Excellente femme ! » s'écria-t-il enfin ; puis s'étant recueilli un moment, il reprit : « Ma bien-aimée Léonora, je remercie le ciel qui m'accorde quelques ins-

tans pour vous témoigner à vous-même mes sentimens ; les vôtres me sont connus. Je ne vous demande pas un pardon que votre cœur généreux m'avait accordé long-tems avant que j'en fusse digne. Vous m'avez prouvé votre tendresse par vos actions : vous avez exposé pour moi votre vie. Je ne puis vous remercier de tant de générosité que par de faibles expressions. Vous possédez mon cœur, mon estime, mon admiration, ma reconnaissance. » —

A ce dernier mot, lady Léonora voulut l'interrompre, en posant la main sur la bouche de son époux ; mais il ajouta d'un ton plus ému : « Oui, vous avez mon amour sans partage : croyez à la vérité de ces paroles ; peut-être sont-elles

les dernières qui sortiront de ma bouche. » —

Epuisé de fatigue, mon ami retomba sur son lit, et j'entraînai lady Léonora hors de la chambre.

J'y suis rentré il y a une demi-heure, et j'ai trouvé tout dans le silence. M.r L.... avait les yeux fermés. J'espère qu'il est endormi. Peut-être cette crise aura-t-elle été favorable. Je ne veux pas retarder le départ de cette lettre.

J'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre dévoué serviteur,

J. B...

LETTRE CX.

Olivia à M.r L...

Richmond, 17 avril.

« L'absence n'est-elle pas la mort quand on aime ? » J'éprouve combien cette idée est juste. Mais il est encore un tourment plus cruel que l'absence ! Affreuse incertitude ! agonie déchirante, près de toi l'absence n'est qu'un supplice léger ! L'une est la mort, engourdissement paisible des facultés physiques, l'autre est la mort au milieu des horreurs du supplice.

Pourquoi cet affreux silence,

mon cher L....? Oh ! seulement une ligne, un mot de votre main ! Dites-moi : « Je respire et j'aime mon Olivia. » — Les heures, les jours s'écoulent lentement, et la crainte, l'espérance m'agitent tour-à-tour. O doute insupportable ! cependant l'espérance, ce doux prestige, soutient encore mon tendre cœur.

« Non so si la speranza
« Va con l'inganno unita ;
« So che mantiene in vita
« Qualche infelici almen. »

OLIVIA.

LETTRE CXI.

Léonora à sa mère.

19 avril.

Il a dormi plusieurs heures, ma tendre mère. — Le docteur *** même, le plus habile de ses médecins, dit que nous pouvons espérer son rétablissement. Adieu. Le bon général B... ajoutera un mot à ma lettre, pour vous assurer que je ne me flatte pas trop.

Votre affectionnée fille,

LÉONORA L...

De la main du général.

Je conçois de nouvelles espérances.

LETTRE CXII.

Léonora à sa mère.

Yarmouth, 25 avril.

PRENEZ part à ma joie, ma tendre mère. M.r L... est déclaré hors de danger ! Il paraît extrêmement touché de la démarche que j'ai faite en venant près de lui, et des faibles soins que je lui ai rendus pendant le cours de sa maladie. Mais cette fatale promesse, hélas ! ce souvenir est sans cesse présent à mon esprit ; elle est devant moi comme un spectre menaçant. M.r L... garde le silence sur cet article ; je cherche, par tous

les moyens qui sont en mon pouvoir, à la lui faire oublier.

Ce matin, lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai occupé à déchirer ce billet d'Olivia dont je vous ai parlé il y a quelques jours. Il paraissait vivement ému, et demanda à voir le général B.... Ils sont maintenant ensemble dans la chambre de M.r L..., contigüe à la mienne, et leur conversation était si animée que j'ai été obligée de me retirer, de peur de surprendre leur secret. M.r L... me fait demander en ce moment. Je tâcherai de vous donner quelques nouvelles informations avant de fermer cette lettre.

LÉONORA L...

P. S. Je ne suis pas aussi heu-

reuse en finissant cette lettre que je l'étais en la commençant. J'ai appris toutes les circonstances relatives à cette terrible promesse, et je n'ai plus d'espérance. M. L... a pris un engagement solennel ; il faut qu'il aille en Russie avec lady Olivia. Combien je suis loin du bonheur que j'espérais !

LETTRE CXIII.

M.r L... à Olivia

Yarmouth, 25 avril.

C'est à vous, ma chère Olivia, que j'adresse les premiers mots que j'aie écrits depuis ma maladie. Je ne pouvais vous retirer plutôt de l'incertitude dans laquelle vous étiez, puisque pendant tout ce tems j'ai été dans le délire, et que jusqu'à ce jour j'ai été hors d'état d'écrire. C'est ce matin seulement que les médecins m'ont déclaré hors de danger, et aussitôt que mes forces me permettront de supporter le voyage, je m'embarquerai selon ma promesse.

Votre prudence, ou celle de vos médecins, m'a épargné une cruelle anxiété. — Peut-être lui dois-je la vie; car si, n'écoutant que votre empressement, vous fussiez venue ici, outre les craintes que j'aurais éprouvées pour votre santé, j'aurais été exposé, au retour de ma raison, à un conflit de passions que je n'aurais pu supporter.

Léonora est avec moi depuis le lendemain du jour où je suis tombé malade. Elle avait fait la plus grande diligence, et est arrivée ici au moment où ma fièvre était le plus violente, et tandis que le délire égarait ma raison.

Lady Léonora restera près de moi jusqu'à ce que je m'embarque, ce qui sera, je pense, dans une

dixaine de jours. Je ne puis encore prendre une époque déterminée, à cause de mon extrême faiblesse. Adieu. J'espère que cette nouvelle assurance suffira pour calmer votre esprit. Je suis bien aise d'apprendre, par votre chirurgien, que votre blessure est entièrement fermée. Je vous écrirai plus longuement, lorsque j'en aurai la force. Croyez à mon desir d'assurer votre bonheur, et permettez-moi de croire que je puis y contribuer.

F. L...

LETTRE CXIV.

Olivia à M.r L...

Richmond.

Homme barbare ! avec quelle froide cruauté vous plongez un poignard dans mon sein ! Léonora est près de vous ! Léonora ! C'en est donc fait de moi. Oui, elle reprendra, elle a déjà repris ses droits, son empire sur votre cœur. Malheureuse Olivia ! et vous osez me dire que vous désirez assurer mon bonheur ; vous demandez qu'il vous soit permis de croire que vous pouvez y contribuer. Pourquoi ces vains détours ? Vous

vous embarquerez, *selon votre promesse!* Ainsi donc l'honneur seul vous lie à Olivia! En ce moment même, votre cœur coupable espère, attend de mon orgueil offensé que je vous rendrai votre promesse, que je vous dégagerai de tous les liens qui vous attachent à moi. Oui, la raison me l'ordonne; et j'obéirais à ses lois, si l'amour ne régnait en tyran sur mon cœur, s'il n'avait tellement abattu mon ame, que je n'ai pas le courage de suivre ma volonté.

Non, je ne puis vous haïr. C'est en vain que l'orgueil, que le ressentiment excitent ma haine. Plutôt que de vous perdre pour toujours, je vous retiendrai par ce faible lien qu'il vous tarde de rompre. Je ne vous rends pas votre

promesse ; j'en demande l'exécution. Je vous adjure, au nom de ce que l'honneur a de plus sacré, de quitter l'Angleterre aussitôt que votre santé vous le permettra. Je vous rappelle votre parole. Vous ne composerez pas avec votre conscience. O mon cher L..., se peut-il que je sois réduite à vous tenir un pareil langage, à me rattacher à cette dernière ressource de l'amour, une promesse ! est-il encore pour moi un degré de plus pour arriver au comble de la honte et du malheur ? Ah ! retirez-moi de cet affreux état, vous qui paraissez désirer mon bonheur ! vous en avez encore le pouvoir. Dites-moi que mon ame trop tendre a pris un fantôme pour la réalité ; dites-moi que la langueur, causée par

la maladie, et non la froideur de votre ame, s'est répandue sur cette lettre fatale : je serai heureuse d'être trompée. Assurez-moi que ma rivale n'a pas retrouvé le chemin de ce cœur qui m'appartient ; assurez-moi que vous êtes encore impatient de revoir votre

OLIVIA.

LETTRE CXV.

*Mistriss C... à la duchesse de***.*

Yarmouth, 28 avril.

MADAME,

LORSQUE lady Léonora devrait seule vous occuper, comment êtes-vous assez bonne pour m'écrire, à moi, pauvre exilée? La santé de votre excellente fille n'a point souffert des soins qu'elle a donnés à son époux. Je commence à croire que l'ame a le pouvoir de défendre le corps des approches de la maladie. Une ame courageuse, en bravant le danger, semble l'éloigner. En quelque situation difficile que

se trouve Léonora, elle surpasse toujours mon attente. Tout ce qui est grand, tout ce qui est généreux lui est si facile, si naturel, qu'elle est surprise d'exciter l'admiration.

La maladie de M. L.... a fait renaître en moi quelques sentimens de charité pour lui. Il a été non-seulement très-malade, mais encore très-repentant. Peut-être un jour pourrai-je lui pardonner; mais avant de penser à l'aimer, je veux voir comment il se conduira par rapport à son ambassade en Russie. J'entends dire qu'il est lié par une promesse. Quelle absurdité! Ne serait-il pas criminel de tenir sa parole, si cette fidèle observance produit plus de mal que la violation? Un homme peut-il être enchaîné par un serment con-

traire aux lois? Doit-il se résoudre à se trouver par ses actions en contradiction avec son propre jugement, parce qu'il a fait une promesse imprudente, arrachée par la crainte de causer un suicide? N'est-ce pas une promesse extorquée par la force? Ma logique n'est pas assez sûre pour que je puisse espérer de convaincre M.r L..., et je ne suis pas un assez grand casuiste pour lui faire voir qu'il n'y a pas matière à un cas de conscience. Mais vous, Madame, si vous vouliez prendre la peine de lui écrire, il ne pourrait résister à vos raisonnemens; j'ose même croire que vous lui communiqueriez un peu de cette force d'ame qui vous est particulière, et dont il a grand besoin. Permettez-moi

de vous prier de ne pas tarder à écrire cette lettre, car il compte partir aussitôt qu'il se trouvera bien, et je crains que ce soit dans peu de jours.

Croyez-moi, Madame,

Votre affectionnée,

HÉLÈNE C....

LETTRE CXVI.

Léonora à sa mère.

Yarmouth, le 6 mai.

Croirez-vous, ma tendre mère, que c'est avec une sorte de peine que je vois approcher le moment du parfait rétablissement de M.r L... ? C'est cependant la vérité. Telle est la faiblesse de notre nature, ou plutôt de ma nature ! Il y a peu de tems, le danger qu'il courait me paraissait le plus grand des malheurs ; aujourd'hui, que le danger est passé, je crains de lui entendre dire qu'il est totalement rétabli. Aussitôt qu'il en aura la force, il

partira pour la Russie ; sa résolution est prise irrévocablement. L'exécution de sa promesse a été réclamée, et il a donné de nouveau l'assurance qu'il la tiendrait. Une promesse solennelle ne peut être rompue par aucune considération humaine. Je le mépriserais, s'il y manquait ; mais puis-je l'aimer, quand il la tient ? Son esprit est en ce moment dans une agitation égale à la mienne ; mais elle ne peut être plus violente. Je me sens aujourd'hui plus de force pour supporter cette séparation, toute cruelle qu'elle est, que lorsqu'il me quitta au château de L.... Je sais du moins qu'il s'éloigne à regret, que son cœur me reste. Pour cette fois, je ne crains pas de m'abuser : j'ai eu de lui l'assurance la

plus positive d'un amour sans partage; et puis-je me plaindre d'avoir jamais été trompée? Ses regrets, en me quittant, n'étaient pas affectés; ils étaient véritables. Le général B.... a été témoin de sa douleur, et sa maladie en a été la suite.

Je m'efforcerai de me calmer, je chercherai à être satisfaite par l'idée que je possède son amour, et par la certitude qu'il reviendra près de moi le plutôt possible. — Le plutôt possible! quelle espérance vague! il s'embarque au premier vent favorable. Quelle terrible certitude! O ma mère, peut-être demain, peut-être cette nuit il sera loin de votre fille.

LÉONORA L....

LETTRE CXVII.

*Le général B... à la duchesse de****

Yarmouth, le 10 mai.

MADAME,

AUJOURD'HUI M.r L..., s'étant trouvé tout-à-fait bien, a donné à sa suite l'ordre de s'embarquer; et comme le vent était favorable, il se disposait à partir sans attendre plus long-tems. Au milieu de l'agitation causée par les préparatifs du départ de son époux, lady Léonora, accablée par ses réflexions, et incapable de prendre part à ce qui se passait autour d'elle, était

assise, pâle et silencieuse, vis-à-vis de la fenêtre qui domine la mer. Le vaisseau qui devait porter M.r L... était en vue, et les yeux de lady Léonora, fixés sur les flammes déployées, suivaient machinalement leur balancement dans l'air.

M.r L.... était dans son appartement occupé à écrire. Un courrier arrive en ce moment; parmi diverses lettres, dont il était chargé pour l'ambassadeur anglais en Russie, se trouvait un paquet adressé à lady Léonora L... En l'ouvrant, une vive rougeur colora les joues de lady Léonora, qui s'écria : « Des lettres d'Olivia! Les lettres de lady Olivia à madame de P.... Qui peut me les envoyer ? » —

« Je vous félicite de tout mon cœur ! » m'écriai-je à mon tour ; « qu'importe par qui elles sont envoyées ? Elles arrivent dans le moment le plus favorable. Je parierais ma vie qu'elles serviront à démasquer Olivia. Où est M.r L....? Il faut qu'il les lise à l'instant. » —

Je sortais pour aller trouver mon ami ; mais lady Léonora m'arrêta dans ma course, et m'obligea à modérer les transports de ma joie.

« Pouvez-vous croire, mon cher général, » me dit-elle, « que je veuille, pour rien au monde, commettre une action aussi basse que celle de lire ces lettres ? » —

« Laissez-les seulement lire à M.r L.... ; c'est tout ce que je vous demande. Je ne vois rien de bas

dans cette action. Que lady Olivia soit jugée par ses propres paroles. Vous n'aurez pas l'embarras de lire toutes ces paperasses ; mais donnez-les moi, je vous en supplie. » —

« Non, je ne le puis, » dit fermement lady Léonora, « la tentation est violente ; mais je saurai y résister. » —

En effet, elle les renferma sous une enveloppe, et adressa le paquet à lady Olivia, après l'avoir cacheté ; tandis que moi, ne pouvant étouffer mon chagrin, malgré mon admiration, je renouvellais mes instances.

« Bon Dieu ! mais c'est être trop généreuse ! Pourquoi, ma chère lady Léonora, voulez-vous vous sacrifier ? Renoncez à cette fausse

délicatesse ! remettez-moi ces lettres, et je jure sur ma tête que M.r L... n'ira jamais en Russie. » —

« Mon cher ami, » me dit-elle, en élevant au ciel des yeux remplis de larmes, « ne me tentez pas au-dessus de mes forces. N'en dites pas davantage. » — En ce moment, M.r L.... entra ; et j'avoue à ma honte, que j'étais assez peu maître de moi pour former le dessein de m'emparer des lettres d'Olivia, et de les remettre entre les mains de mon ami. — « L...., » m'écriai-je, « apprenez que votre admirable femme se pique d'une délicatesse absurde, j'ose le dire, vis-à-vis de quelqu'un qui en manque totalement. Ce paquet qui est devant elle.... » —

Lady Léonora m'imposa silence

par un de ces regards auxquels aucun homme n'eût résisté.

« Je ne puis que louer ma chère Léonora, » dit M.r L...; « et vous, mon cher général, je vous remercie de ce zèle. Je sais ce que contient ce paquet : maintenant je puis manquer à ma promesse, sans commettre une action déshonorante. Je n'irai pas en Russie. » — Il se précipita dans les bras de sa femme, et je les laissai seuls. Je ne sais lequel d'eux ou de moi éprouvait la joie la plus vive.

Pendant quelques minutes, il m'a suffi de savoir que M.r L.... se regardait comme délié de sa promesse, et qu'il n'allait pas en Russie. Mais d'où provenait ce changement subit? Comment con-

naissait-il le contenu des lettres d'Olivia, sans avoir commis une indiscrétion ? Il y a des gens qui ne peuvent être parfaitement heureux, sans savoir pourquoi ils le sont. Je suis un peu de ce nombre, et je ne fus satisfait que lorsque j'eus entre les mains une lettre, dont le courrier, porteur de la correspondance d'Olivia, était chargé pour M.r L..., et que celui-ci lisait pendant mes débats avec lady Léonora. Je demande grace pour des détails si minutieux, et j'espère, Madame, que vous me les pardonnerez. — Cette lettre était de l'un des secrétaires particuliers, parent et ami de lady Léonora. Comme l'original sera envoyé ce soir à lady Olivia, je vous en envoie une copie. Je vous prie de vouloir bien

y ajouter foi. Permettez-moi de vous féliciter de cet événement, et de me dire, Madame, etc.

J. B. . . ,

LETTRE CXVIII.

A M.r L....

Londres, Saint-James's Street, le 9 mai.

MONSIEUR,

Le courrier, porteur de cette lettre, est chargé de remettre à lady Léonora L..., dont je connais et j'honore les vertus, un présent de quelque valeur; ce sont les lettres de lady Olivia à une de ses amies à Paris. Ce paquet s'est trouvé sur une frégate française prise par une de nos croisières; et comme les correspondances interceptées sont

à l'ordre du jour, ce paquet, ainsi que toutes les dépêches trouvées à bord, a été apporté à notre bureau pour y être examiné, dans l'espérance d'y découvrir quelques secrets d'Etat. En ma qualité de secrétaire particulier, je fus heureusement chargé de l'examen de celui-ci; et comme il ne contient que des secrets de famille, j'ai obtenu la permission de l'envoyer à lady Léonora L..., pour assurer le triomphe de la vertu sur le vice, et pour rendre votre respectable épouse maîtresse de démasquer son indigne rivale. Ces lettres vous apprendront par quels artifices vous avez été trompé. Vous y verrez le ridicule répandu sur vous. Vous vous y verrez traité d'*Anglais gauche et froid, qui redeviendra*

Hottentot, quelque peine que l'on prenne pour le civiliser : d'homme de glace, que l'on prend pour amant par pure charité, par pure curiosité, ou par pur besoin d'aimer. Il y a encore plusieurs motifs aussi *purs* parmi lesquels vous pourrez choisir. Vous remarquerez, dans une des lettres de lady Olivia, que depuis long-tems elle méditait le dessein de vous déterminer à la mener en Russie, pour prouver son pouvoir *à la plus orgueilleuse de toutes les prudes, la duchesse de ***, et pour se venger de lady Léonora L....*

J'espère, Monsieur, que ces lettres vous feront ouvrir les yeux, et qu'elles rendront au bonheur mon aimable parente. Je ne vous fais point d'excuses de la liberté

que je prends, et je suis sûr que vous me pardonnerez le chagrin passager que je vous cause. Vous êtes le maître de faire de ma lettre l'usage qu'il vous plaira.

Milord *** me charge d'ajouter que si votre santé, ou toute autre cause, vous faisait désirer de renoncer à l'ambassade en Russie, il serait pris d'autres mesures, et pourvu à votre remplacement.

Je suis, Monsieur, etc.

LETTRE CXIX.

M.r L... à Olivia.

Yarmouth, le 11 mai.

MADAME,

SI les motifs que l'on vous prête dans cette lettre, et les expressions qu'on y cite ne sont pas exactes, vous voudrez bien m'en donner la preuve, en me permettant de les comparer avec vos lettres originales. Comme je doute que cette permission me soit accordée, je vous renvoie ce paquet, que les hasards de la guerre ont fait tomber entre mes mains. Ni lady Léonora, à qui il était adressé, ni

moi, n'avons ouvert aucune de vos lettres.

C'est assez d'en avoir vu quelques citations ; et sans doute vous ne serez pas surprise d'apprendre que je refuse l'ambassade de Russie. Le calme rentre dans mon ame ; je désire que votre conscience soit aussi tranquille que la mienne. Je dois vous assurer que ma vanité n'a souffert que faiblement de cette mortification passagère : il est passé le tems où mon cœur en eût été profondément blessé : je ne crains plus de vous l'avouer. L'amour-propre étendait un bandeau sur mes yeux ; depuis long-tems il m'empêchait de voir ce que vous m'apprenez enfin : oui, je reconnais que votre bonheur est totalement indépendant

de moi, de mon affection. Je vous dois des remercimens pour avoir rappelé à mon esprit des vérités que l'enchantement, produit par vos charmes, pouvait seul me faire oublier. Vous m'avez complètement convaincu que le caractère d'un *froid anglais*, pour me servir de vos expressions, n'est nullement propre au système raffiné de la galanterie; tous les biens qu'il promet ne sauraient racheter la perte du bonheur domestique et de l'estime de soi-même. Les principes ou les préjugés d'un anglais lui prescrivent une conduite différente de celle que j'ai tenue; et comme vous l'observez avec justesse, quelque peine que vous preniez, il redeviendra toujours hottentot.

Je désire qu'à l'avenir vous ne vous abaissiez pas jusqu'à des êtres aussi peu dignes de vous ; et en attendant que vous assuriez le bonheur constant de l'un de vos nombreux admirateurs, je vous prie de me croire, Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

F. L.....

LETTRE CXX.

*A la duchesse d****

Yarmouth, le 11 mai.

PARTAGEZ ma joie, ma tendre mère ! elle m'ôte la faculté d'écrire. Hélène va prendre la plume à ma place. —

Continuée par mistriss C...

Hélène va prendre la plume à ma place ! Oui, vraiment ! comme si la joie ne pouvait pas faire tourner la tête d'Hélène tout aussi bien que celle d'un autre. Cependant, au milieu des réjouissances publiques, il faut toujours que quel-

qu'un s'occupe des besoins pressans de la vie; et quoi de plus pressant que de faire partager à nos amis le bonheur que nous éprouvons? C'est vous, Madame, c'est la mère de Léonora, qui, la première, doit prendre part à sa joie.

Dieu soit loué! M.r L... a enfin recouvré son bon sens et sa liberté.

Le masque qui cachait lady Olivia est tombé.

Lady Léonora L..., à l'aide de ses vertus, est redevenue la plus heureuse des épouses.

M.r L... renonce à l'ambassade de Russie, et je commence à l'aimer un peu. Nous partons tous demain pour le château de L.... Dans ce mot *tous*, je comprends

le général B..., qui a obtenu une prolongation de congé. Il me dit par-ci par-là que je suis charmante. Me permettrez-vous de le croire ? Et s'il le jure, j'espère que vous voudrez bien me donner vos conseils. Au reste, je vous promets de ne pas réclamer sitôt vos bontés.

HÉLÈNE C...

LETTRE CXXI.

*La duchesse de*** à lady Léonora L...*

1.er juin.

FILLE chérie, orgueil de votre heureuse mère, combien je partage votre joie ! Vous obtenez enfin la récompense que méritaient votre modération, votre courage, votre constante affection. Jouissez d'un bonheur auquel le contentement de soi-même ajoute un nouveau prix. Tous ceux qui vous connaissent ont loué votre conduite ; qu'il soit permis à votre mère de se glorifier d'une telle fille ; lais-

sez-la se réjouir de l'accomplissement de ses prédictions, et écoutez les assurances qu'elle vous donne pour l'avenir. Oui, votre future destinée se déroule à mes regards. Le cœur de votre époux vous est assuré pour la vie ; votre prudence vous apprendra que vous ne devez pas trop vous abandonner à votre goût pour la vie retirée, et pour la société exclusive de vos amis intimes. Vous reconnaîtrez que les feux de l'amour se ralentissent et s'éteignent dans une atmosphère qui n'est pas renouvelée : souvent, à la vérité, ils reçoivent un nouvel éclat qui brille aux dépens de leur durée. Vous ne fuirez pas le monde, ma chère fille, même en ce moment où votre cœur est tout entier

à une affection, pour ainsi dire, nouvelle. Quand même la société que vous fréquenterez vous serait inférieure par les connaissances et par ses habitudes, vous y trouverez encore un avantage assuré; vous retournerez avec plus de plaisir à celle que vous préférez: celle-ci vous deviendra plus chère par la comparaison, et par une privation passagère. Vous passerez vos hivers à Londres; votre rang, votre fortune, et, j'ose le dire, votre esprit et vos manières vous donnent le pouvoir de rassembler autour de vous tous les hommes rendus célèbres par les talens, les arts et les belles-lettres. Votre esprit acquerra de nouvelles connaissances; votre jugement recevra une force nou-

velle ; votre bon goût, en vous interdisant l'ostentation, laissera deviner les trésors de votre ame. Votre époux trouvera dans la société qui vous entourera, tout ce qui pourra lui rendre sa maison agréable ; et dans vous, son amie la plus chère et sa compagne fidèle.

Me croyez-vous trop téméraire, en prédisant qu'une épouse telle que je la dépeins conservera toute la vie le cœur de son époux ? Oui, vous emploierez ces moyens simples et assurés ; vous sentirez qu'ils sont supérieurs à tous les enchantemens, à tous les sortilèges qui guérissent un cœur malade. Pour la femme bonne et sage, il est dans l'amour un pouvoir inconnu au vice ; le pouvoir

de communiquer une nouvelle énergie à toutes les facultés de l'ame, de les élever au plus haut degré de perfection.

L'attachement qui succède à cette espèce d'amour, est peut-être le plus grand bonheur de la vie ; mais à coup sûr il est le plus durable.

Un admirable auteur allemand dit : « Que l'amour est semblable à l'obscurité du matin qui se dissipe à mesure que le jour s'avance ; mais que l'amitié ressemble à l'obscurité du soir qui augmente après le coucher du soleil. » Vous voyez que je n'ai pas de préjugés contre la littérature allemande. —

Adieu, ma bien-aimée fille. J'apprends que lady Olivia se dispose à passer sur le continent, et

qu'elle se propose de quitter pour jamais l'Angleterre. Qu'elle aille, qu'elle fuie sa patrie ! Le sol de l'Angleterre ne convient pas à des femmes de son caractère.

Heureux le climat dans lequel les créatures venimeuses ne peuvent exister ! Plus heureux le pays dont les lois et les usages salutaires repoussent les vices exotiques.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Extrait du Catalogue des Livres qui se trouvent chez DENTU, *Impr.-Libr., quai des Augustins*, n.° 17.

GEOGRAPHIE MODERNE, *rédigée sur un nouveau plan*, ou description historique, civile, politique et naturelle des Empires, Royaumes, États et leurs Colonies; avec celle des Mers et des îles de toutes les parties du monde: renfermant la concordance des principaux points de la Géographie ancienne et du moyen âge, avec la Géographie moderne, par J. PINKERTON. Traduite de l'anglais, avec des notes et augmentations considérables, par *C. A. Walckenaer*. Précédée d'une Introduction à la Géographie mathématique et critique, par S. F. *Lacroix*. Avec un Atlas in-4.° de 42 Cartes, dressées par *Arrowsmith*, revues par *J. N. Buache*.

Ouvrage adopté pour les Bibliothèques des Lycées.

Prix: les 6 vol. in-8.°, avec l'Atlas en noir, cartonné . 42 f.
Id. avec les cartes enluminées 50
Id. pap. vél. rel. *à la Bradel*, avec les cart. color. en plein 110

GEOGRAPHIE MODERNE, *abrégée*, par le même; 1 gros vol. in-8° de 800 pages, orné de belles cartes; 2.e édit. revue, corrigée avec le plus grand soin; augmentée d'un *Traité de Géographie ancienne*, d'après les meilleurs auteurs. On a inséré dans cette édition tous les changemens arrivés en Europe. 9 f.
— Le même, avec les cartes coloriées, 10

Ouvrage adopté par la Commission des Livres classiques pour l'usage des Lycées et Écoles secondaires

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE CHIMIE, à l'usage des Lycées, ouvrage rédigé par ordre du gouvernement; par P. A. Adet. Un gros vol. in-8.° 6 f.

RECHERCHES sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths, servant d'introduction à l'Histoire ancienne et moderne de l'Europe; traduit de l'anglais de J. PINKERTON; un vol. in-8., orné d'une Carte du monde connu des anciens, et gravée par *B. Tardieu*, Prix, 6 f.
Idem. vélin satiné, carte coloriée, 15

ŒUVRES COMPLÈTES DE P. J. BITAUBÉ, 9 *v. in*-8°

L'ILIADE ET L'ODYSSÉE D'HOMÈRE, 4.e édit. revue, corrigée avec le plus grand soin, et augmentée de plusieurs remarques; ornée du portrait d'Homère, gravé par Saint-Aubin; du bouclier d'Achille, et de la Carte homérique, pour servir à l'intelligence du texte (1).

JOSEPH, 7.e édition, revue et corrigée, 1 vol.

LES BATAVES, nouvelle édition entièrement refondue.

HERMAN et DOROTHÉE, traduit de l'allemand de Goëthe; suivi de plusieurs Mémoires sur la littérature des anciens.

Prix des 9 vol. brochés et étiquetés . . . . . 45 f. 50 c.
Pap. grand raisin, brochés et étiquetés 67
Pap. carré vél. d'Annonay, brochés et étiquetés . 90
Pap. gr. raisin vélin superfin, *dont il n'a été tiré que très-peu d'exemplaires*, brochés et étiquetés. 135
Il y a quelques exemplaires, avec les eaux-fortes et le portrait avant la lettre, prix brochés . . 150

(1) Cette Carte, qui n'a pas encore paru, sera aussi donnée aux personnes qui auront les quatre derniers volumes, pour compléter les anciennes édit. d'Homère.

SOUVENIRS D'UN HOMME DE COUR, *ou Mémoires d'un ancien Page ;* contenant des anecdotes secrètes sur Louis XV et quelques-uns de ses ministres, sur les femmes, les mœurs, etc., etc.; suivis de notes historiques, critiques, littéraires; écrits en 1788, par ****. 2 vol. in-8°, sur pap. superfin, caractères neufs, 10 f.

TABLEAU *du Climat et du Sol des Etats-Unis d'Amérique ;* suivi d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie française au Scioto, sur quelques colonies canadiennes et sur les sauvages; par C. F. *Volney.* 2 v. in-8.°, ornés de cart. et vues, 9 f. —Le même, 2 v. in-4 °, fig. color., 18 f.— *Id.,* pap. vél., 30

LETTRES ATHENIENNES, ou Correspondance d'un agent du roi de Perse, à Athènes, pendant la guerre du Peloponèse; traduites de l'anglais par A. L. *Villeterque ;* nouv. édit., 4 v. in-12, ornés de douze portraits et d'une belle carte de la Grèce, grav par *Tardieu,* revue par M. *Buache,* 12 f.

Il reste quelques exemplaires de l'édition in-8.° 3 v. port. 18

— *Idem,* papier vélin superfin d'Annonay, 36

VOYAGE *aux Indes orientales et à la Chine,* fait par ordre de Louis XVI, dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins et des Madégasses, etc. Par SONNERAT; édition publiée d'après le manuscrit autographe de l'auteur; augmentée d'un précis historique sur l'Inde, depuis 1770 jusqu'à nos jours, de notes et de plusieurs mémoires inédits, par M. *Sonnini.* Quatre vol in-8.° et atlas de 140 planches, représentant les mœurs et usages des Indiens, leurs divinités, une grande quantité d'oiseaux, fleurs, fruits, etc., 60 fr.

Le même, pap. vélin d'Annonay, 120

Le même ouvrage, format in-4.° pap. superfin d'Angoulême, avec les planches en regard du texte, 90

Il en a été tiré un très-petit nombre, papier superfin vélin, in-4.°, toutes les planches coloriées, 200

VOYAGE *à l'île de Ceylan,* fait dans les années 1797 à 1800, contenant l'histoire, la géographie et la description des mœurs des habitans, ainsi que celle des productions naturelles du pays; par *Robert Percival ;* suivi de la Relation d'une ambassade envoyée en 1800, au roi de Candy. Trad. de l'anglais par *P. F. Henry.* Deux vol. in-8.° ornés de cartes, 10 f.

Idem, pap. vél. 20

VOYAGE AU CAP DE BONNE-ESPERANCE, contenant l'histoire de cette colonie, depuis sa fondation jusqu'en 1795, la description géographique et celle de toutes les productions du pays, etc., etc.; par *Robert Percival ;* trad. de l'angl. par *P. F. Henry.* 1 vol. in-8.°, pap. fin, 5 f.

Idem, pap. vélin d'Annonay, 10

VOYAGES *de Frédéric Hornemann, dans l'Afrique septentrionale ;* suivi d'Eclaircissemens sur la géographie de l'Afrique, par le major Rennell. Traduit de l'anglais, par ***, et augmenté de notes et d'un *Mémoire* sur les Oasis, par

L. Langlès. Deux vol. in-8.° ornés de cartes gravées par B. Tardieu, sous la direction de M. Buache, 9 f.
Idem, pap. vélin d'Annonay, 18

MELANGES DE LITTERATURE; par J. B. A. *Suard*, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut; 5 v. in-8.°, sur carré fin, 2.e édit. 21 f.
Idem papier vélin d'Annonay, 42
Les tomes IV et V, 9 f. Pap. vél. 18

VOYAGE EN HONGRIE, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrun, publié à Londres en 1797, par *Robert Townson*; traduit de l'angl. par *Cantwel*. Trois vol. in-8.°, ornés de la carte générale de la Hongrie, et de 18 planches gravées en taille-douce, 15 f.
Idem, papier vélin, 30

HELIOGABALE, ou esquisse morale de la dissolution romaine sous les Empereurs, 1 gros vol. in-8.° orné d'une belle gravure dessinée par *Guérin*, 6 f. *id.* vélin, 12 f.

VOYAGE DE LA TROADE, fait dans les années 1786 et 1787, par J. B. Lechevalier; troisième édition, considérablement augmentée. Trois vol. in-8.°, ornés d'un Atlas de 37 planches gravées par les premiers artistes, 25 f.
Papier grand-raisin, belles épreuves, 35
Pap. double, façon Hollande, 1.res épreuves, cartonnés, 40
Papier grand-raisin double superfin vélin, fig. avant la lettre, cartonnés à la *Bradel*, 66

VOYAGE *de la Propontide et du Pont-Euxin*, avec la carte générale de ces deux mers, etc. etc; par le même. Deux vol. in-8° 9 f. Pap. vél. 15 f. *Idem*, avec les cartes enlum. 21 f.

VOYAGES *d'Alexandre Mackenzie*, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792 et 1798, à la mer Glaciale, et à l'Océan Pacifique; avec un Tableau du commerce des pelleteries dans le Canada; traduits de l'anglais par J. CASTÉRA, avec des notes du vice-amiral Bougainville. Trois forts vol. in-8.° ornés de cartes et portraits revues par M. *Buache*, 16 f. *Idem*, papier vélin d'Annonay, 32 f.
—Le même ouvrage, en *anglais*, 2 v. in-8.° cartes et portrait, 16

VOYAGE *à la côte occidentale d'Afrique*, fait dans les années 1786 et 1787; contenant la description du Congo; suivi d'un voyage au cap de Bonne-Espérance, par *L. Degrandpré*. Deux vol. in-8.° ornés de 11 superbes figures, cartes, et du plan du cap de Bonne-Espérance, 12 f.
Pap. vélin, fig. avant la lettre, et les grav. en atlas in-4.° 24

VOYAGE *dans la partie méridionale de l'Afrique*, fait en 1797 et 1798, par *John Barrow*, contenant des observations sur la géologie, l'histoire naturelle de ce continent, etc; traduit de l'angl. par le même, avec des notes. Deux vol. in-8.° orné d'une très-belle carte d'Afrique, 10 f. Pap. vélin, 20 f.

2.e VOYAGE, *du même*, en AFRIQUE; 2 vol. in-8.° ornés de 8 belles cartes, 12 f. Pap. vélin, 24 f.

OBSERVATIONS sur le voyage de BARROW à la Chine, en 1794; imprimé à Londres en mai 1804; lues à l'Institut par M. *Deguignes*, résidant de France à la Chine, 1 fr. 50 c.

VOYAGES *hysiques et Lythologiques dans la Campanie ;* suivis d'un Mémoire sur la Constitution physique de Rome, etc. etc.; par *Scipion Breislak ;* traduits par le général *Pommereuil.* Deux vol. in-8.° ornés de 6 belles cartes enluminées, 12 f.
Il a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, 24
NOUVEAU VOYAGE *dans la haute et basse Egypte, en Syrie, et dans le Darfour,* contrée où aucun Européen n'avait encore pénétré, etc. ; fait depuis 1792 jusqu'en 1793, par G. W. Browne ; traduit de l'anglais sur la seconde édition, par *J. Castéra.* Deux vol. in-8.° ornés de cartes, vues, plans, etc. Prix : pap. ord. 12 f. — Pap. fin, 17 f. — Pap. vélin, 24 f.
VOYAGE *dans l'intérieur de l'Afrique,* fait en 1795, 1796 et 1797, par M. Mungo-Park, traduit de l'anglais par *J. Castéra.* Deux vol. in-8.° ornés de cartes, 12 f.
VOYAGE *en Hanovre,* fait en 1803 et 1804; 1 gros vol. in-8°, 5 f. 50 c.
Idem, pap. vélin, 11
DES DIVINITÉS GÉNÉRATRICES, ou *du culte du Phallus chez les anciens et les modernes,* etc., par Dulaure; 1 vol. in-8°, pap. fin, 5 f. *Idem,* papier vélin, 10 f.
DE L'IMPOSSIBILITÉ *du Système astronomique de Copernic et de Newton,* avec cette épigraphe : *L'algèbre est le précipité de la pensée humaine ; la vérité n'est point dans des amplifications de trigonométrie :* mendaces filii hominum in stateris. Par L. S. Mercier, membre de l'Institut de France. Un vol. in-8.°, pap fin d'Auvergne, 4 f. 50 c.
RECHERCHES sur plusieurs monumens celtiques et romains, principalement sur les peuples Cambiovicenses de la carte Théodosienne, dite de *Peutinger* ; etc. etc., par M. BARAILON, correspondant de l'Institut de France, etc. Un vol. in-8.°, 6 fr.
ŒUVRES *complettes de Vauvenargues,* nouvelle édition, augmentée de plusieurs ouvrages *inédits,* et de notes critiques et grammaticales, précédées d'une notice sur la vie et les écrits de Vauvenargues, par M. SUARD ; 2 vol. in-8.°, sur papier fin d'Angoulême, 10 fr.
Pap. vélin d'Annonay, 20
Les Amours épiques, poëme en VI Chants, contenant la traduction des épisodes sur l'amour, composés par les meilleurs poëtes épiques ; par *F. A. Parseval Grandmaison* ; 2.e édit., augmentée de deux mille vers, et suivis de plusieurs morceaux traduits d'Homère, de Milton et de l'Arioste, 1 vol. in-8°, 5 f. Pap. vélin d'Annonay, 10 f.
Lettres choisies de Voiture et Balzac ; suivies des Lettres choisies de Montreuil, Pélisson et Boursault, précédées d'un discours préliminaire et d'une notice historique sur ces écrivains ; 2 gros volumes in-12, sur pap. carré fin d'Auvergne, 6 f.
Papier vélin d'Annonay, 12
FAUNE PARISIENNE, ou histoire abrégée des Insectes, d'après la méthode de Fabricius, contenant la description d'un grand nombre d'espèces et de genres nouveaux ; précédée

d'un discours renfermant un abrégé d'Entomologie; par C. A. WALCKENAER. Deux gros vol. in-8.° planches, 12 f.

TABLEAU *des Aranéïdes*, par le même, 1 v. in-8.° fig. 5

LE VALET DU FERMIER, par Robert Bloomfield; trad. de l'anglais. Un vol. in-12, orné de 10 jolies grav., papier vélin d'Annonay, 5 f.

VIE *polémique de Voltaire*, et histoire de ses proscriptions; suivie des pièces justificatives, par G*** Y; 1 vol in-8.°, 4 f.

— *Idem*, papier vélin, 8

SOIRÉES DE FERNEY, ou Confidences de Voltaire, recueillies par un ami de ce grand homme, et publiées par D***X. 1 vol. in-8.° 4 f. *Idem*, papier vélin, 8 f.

EUGENIE, avec cette épigraphe : « Je veux te montrer le bonheur réservé à la vertu »; par C. A. W. 1 v. in-12, 1 f. 50 c.

ARMAND ET ANGÉLA, ou le Danger du Mystère, *roman original*; par Mlle D. DE C... 4 vol. in-12, fig. 7 fr. 50 c.

NARCISSE *ou le Château d'Arabit*, par le même, 3 v. fig. 5 f.

MAURICE, *ou la maison de Nantes*, roman, par J*** D**; 3 vol. in-12, 5 f.

JULIE DE SAINT-OLMONT, *ou les premières illusions de l'amour*, roman français, par Madame ****; 3 vol. in-12, 6 f.

AMELIE *de Tréville*, par la même; 3 vol. in-12, 5

L'Abbaye de Lushington, traduit de l'anglais de M. *Rouvière*, 3 vol. in-12. (Très-joli roman.) 6 f.

Adelina Mowbray, par l'auteur du Père et la Fille, 3 vol. 6 f.

Le Pélerin de la Croix; par ELISABETH HELME, traduit de l'anglais; 3 vol. in-12, 6 f.

Léonora, par mistriss EDJEWORTH, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12, 6 f.

FLEETWOOD, par W. Godwin; 3 vol. in-12, traduit de l'anglais, par M. Villeterque, 6 f.

ELMONDE, ou la Fille de l'Hospice, par *Ducray-Duminil*. 5 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 10 f.

JULES, ou le Toit paternel, par *le même*; 4 vol. in-12 ornés de jolies gravures, 8 f.

LE BRIGAND DE VENISE; par *Lewis*, auteur du *Moine*; 1 vol. in-12, 2 f.

LUCIE OSMOND, ou le danger des Romans, 1 v. fig. 2

RODOLPHE *de Werdemberg*, 1 vol. in-12, 2

BELMOUR, roman, traduit de l'anglais, 2 v. in-12, 3

LADOUSKI ET FLORISKA, ou les Mines de Cracovie, roman polonais, par L*** 4 vol. in-12, 7 f. 50 c.

CONSTANTINE, ou le danger des préventions maternelles, par M. L. J. A. 3 gros vol. in-12, fig. 6 f.

ETAT *de situation des finances de l'Angleterre et de la banque de Londres*, au 24 juin 1802; par *de Guer*, in-4.° 1 f. 50 c.

ABREGE *de l'Histoire d'Angleterre*, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'à l'expédition d'Egypte par les Français, etc.; par *Goldsmith*. Deux vol. in-12, 36 port. Trad. de l'angl. par *P. F. Henry*, 5 f. *Idem*, papier vélin, 10 f.

LA FILLE DU HAMEAU, par l'auteur des Enfans de l'Abbaye nouv. édit. 4 v. in-18, fig. traduit de l'ang. 4 f.

HILAIRE ET BERTHILLE, ou la Machine infernale de la rue Saint-Nicaise, 1 vol. in-12, fig. 2 f.

DES CAUSES *des Révolutions et de leurs effets*, ou Considérations historiques et politiques sur les Mœurs qui préparent, accompagnent et suivent les Révolutions; par *J. Blanc de Volx*. 2 vol. in-8.°, 9 f. Papier vélin, 18 f.

COUP-D'ŒIL *politique sur l'Europe, à la fin du dix-huitième siècle*; par le même, 2 vol. in-8.° 9 f.

HISTOIRE SECRETE *de la Révolution française*, depuis la convocation des Notables jusques et compris la bataille de Marengo, le congrès d'Amiens et le traité de paix définitif; par François Pagès. 7 vol. in-8.° 30 f.

OSSIAN, *fils de Fingal*; traduction de *Letourneur*; nouv. édit., ornée de fig. 2 v. in-8.° 10 f. — *Id.* pap. fin d'Ang. 12 f.

VOYAGE PHILOSOPHIQUE *à Margate*, ou Esquisses de la nature; trad. de l'angl. de *G. Kaëte*. 1 v. in-8.°, fig. 4 f.

MÉMOIRES *de Marie-Françoise Dumesnil*, célèbre actrice du Théâtre-Français, en réponse aux Mémoires d'Hypolite Clairon; 1 vol. in-8.°, orné du port. de *M. F. Dumesnil*, 4 f.

ROUTE DE L'INDE, ou Description géographique de l'Egypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse et l'Inde; par *P. F. Henry*. 1 vol. in-8.°, avec une carte géographique, 5 f.

ESSAIS DE POESIES, par *Fonvielle* aîné, de Toulouse, 2 vol. in-18, sur grand-raisin, 3 f.

L'HOMME ET LA SOCIETÉ, ou nouvelle théorie de la nature humaine et de l'état social, par Salaville, 1 v. in-8. 4 f.

CODE *des Eaux et Forêts*, extrait d'une analyse critique de l'ordonnance de 1669, etc.; par *Forestier*, 1 f.

Réflexions sur les Forêts de la République, par Hébert, 50 c.

Précis des Opérations de l'armée d'Italie, depuis le 21 ventose jusqu'au 7 floréal an 7, par le général *Schérer*, in-8.° 75 c.

Comptes rendus au Directoire exécutif, par le même, pour l'an 6 et les 5 premiers mois de l'an 7. in-8.°, avec tableaux, 1 f. 50 c.

La Vérité sur l'Insurrection du département de la Haute-Garonne, avec des notes justificatives; in-8.° 75 c.

Marie et Caroline, ou Entretiens d'une institutrice avec ses élèves, propres à leur former le cœur et l'esprit; traduit de l'angl. de *M. V. Godwin*. 1 v. in-12, orné de 5 grav. 2 f.

Géographie élémentaire de la France, suivant sa nouvelle division, et sous ses rapports de population; à l'usage des écoles; par *Philipon-la-Magdeleine*; avec une carte de la France, enluminée. 1 vol in-12, 2 f.

Voyage Sentimental en Suisse, par *C. Hwass*, fils, 1 v. in-18, orné d'une jolie gravure, 1 f. — Le même, in-12, 1 f. 50 c.

Les Erreurs de la Vie, ou les grandes passions sont la source des grands malheurs, 2 vol. in-12, fig. 3 f.

Léontine, ou la Grotte allemande, faits historiques qui se sont passés en Allemagne, 2 vol. in-12, fig. 3 f.

Recueil de Poésies, par Lormian, 1 vol. in-8.° 2

Clémence de Villefort, 2 vol in-12, fig. 3 f.